

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise, 45 30 60
 Départements, 48 33 66
 Union Postale, 21 50 43
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

AUTOUR D'UN CONCLAVE

LE CARDINAL PAROCCHI

Depuis qu'il m'avait fait l'honneur de me recevoir dans son palais délabré d'Albano, à travers une chambre de bons curés de campagne dont il était alors l'évêque suburbicain et l'ordinaire confident — aussi pauvrement vêtu — il m'eût été bien difficile d'en oublier le portrait et le cadre. L'homme d'abord — un Mantouan de 1833 à qui l'humble *bottegaio*, son père, avait donné le sens pratique des positifs Lombards ; et sa mère, — une sœur de Basile Sorensen que l'archevêque Rondelet utilisait à la traduction de ses études sur les monuments d'Italie, — le goût des choses d'art, et de littérature qu'entretenait, dans l'âme passionnée latine du jeune Lucido Maria, les classiques paysans du Minicio dont les roseaux mélancoliques prêtent encore un doux bercement à l'idylle Virgile et une voix dolente à ses vers immortels. Quant au cadre où vivait pour agir ce cardinal, court de jarret et puissant d'encolure comme les bœufs de sa pastorale Ausonie, je n'en avais jamais admiré de plus reposant que celui de son palais campagnard en ruine, de sa cour de prêtres paysans dont les soutanes, aussi fatiguées que la sienne, s'en différençaient tout au plus par la couleur. Les poules coudaient sous les treilles, dans les basses-cours de l'évêché, sous l'œil paternel d'un dieu Pan désormais vieux et sage. Par les fenêtres on découvrait, à droite, la cuvette crayeuse du lac d'Albano ; à gauche, l'immense plaine grise où Rome s'étend au loin, dans son linceul de ruines. Et, alentour, les espaliers circulaires de Marino et de Grotta-Ferrata achevaient de mûrir leurs raisins célestes aux tiges rayées du dernier automne, de même que l'Éminentissime sa sage renommée dans la solitude des champs d'où il reviendrait aux affaires de la grande ville plus vigoureux et plus jeune à l'heure de son rayonnement et fécond été de la Saint-Martin. Ses cheveux drus, rêches et déjà gris, annonçaient l'énervement soixantenaire. Le bureau de travail était tourné au bon soleil. Ça et là, allait et venait une sœur dont la présence affectueuse complétait bien, dans ces chambres austères, l'image du presbytère idéal que Manzoni avait esquissé en maître dans ses touchants *Promessi Sposi*. Le franc robuste don Abbondio y avait tout au plus changé son nom en celui de Parocchi ; et de dernier n'y parlait ni moins haut, ni moins ferme que son compatriote bergamasque :

— La langue de la diplomatie est la langue du mensonge. Si l'on m'objecte que c'est le pape saint Grégoire qui l'introduisit dans les relations de l'Eglise avec la Société, je répondrai que ce n'est pas à ce titre qu'on doit l'appeler Grand !

A quelques années d'intervalle, c'est le même homme libre et le même esprit affranchi, auprès de qui j'ai l'honneur d'être introduit, Via della Scrofa, au Vicariat de Rome. Le lourd *palazzo*, qui porte, pour tout ornement en façade, un mascarone moustache, indique par cette tête fortement saillante que cet hôtel, à la significative enseigne, pourrait s'appeler aussi bien l'Hôtel de la Pensée. Vous traversez des antichambres froides, où les tapis absents ont fait place à des sparteries toutes simples. Les tableaux vulgaires y sont des chromolithographies ou des linéaments, représentant les fondateurs des Ordres dont le cardinal est élu Protecteur. Les costumes de tous les Ordres aussi occupent, de l'aube au crépuscule, toutes les chaises de paille de ces interminables antichambres. C'est la *scagnozza* régulière et irrégulière du diocèse de Rome qui, chaque jour et à chaque heure, assiege le vicar de la Pape jusque dans la dernière et la plus humble de ces pièces, où le terrible cardinal confine sa personne et ses livres, — ses seuls amis.

— Eh ! quel meilleur titre donner aux fils de France qui veulent bien y visiter un pauvre cardinal vieillissant, dont l'affection ne vous servirait de rien ?

Ce disant, la bienveillante Eminence me prend par une main qu'elle serre énergiquement, et me fait assise près de son bureau, à côté d'elle. Le corps du cardinal, court et replié, s'est peut-être tant soit peu tassé ; mais ses mouvements, par lesquels il caractérise l'impulsivité et la combativité même de sa vive nature, n'ont rien perdu de leur jeunesse et de leur vigueur. Sous la barrette rouge dont il coiffe sa forte tête, comme un soleil ardent fait d'un de ces hautes tours impossibles à ruiner dans la campagne romaine, on sent monter l'exubérance de la vie et la chaleur de la pensée dont tout le visage rayonne. C'est la splendeur mûrie d'un feu sacré, c'est la bonne chaleur de l'avant-dernière saison, mûrissant à point les fruits pleins de sève qu'elle nous laissera en nous quittant, très tard, lorsque la Providence en aura disposé dans la sagesse de ses desseins encore impénétrables, et peut-être bientôt certains. Est-ce à dire que ces fruits mûrs, ces idées saines n'ont point d'acidité et de piquant ? Le cardinal s'exprime à l'emporte-pièce. C'est aussi par morceaux déchirés, comme autant de cartouches, qu'il faut rapporter les divers sujets qu'on a hâte d'aborder avec un pareil maître de la parole et de l'ironie.

Nous sommes au lendemain de la Lettre que Léon XIII a dédiée à l'Amérique. Je demande au cardinal ce qu'il faut penser, dans la vieille Rome aux tra-

ditions séculaires, de cet esprit nouveau que les croyants du Nouveau-Monde offrent à ceux de l'ancien, comme une rédemption de la Dogmatique surannée et maussade par la toute juvénile et souriante Fantaisie. De l'avis du cardinal, l'argent ne suffit point pour changer le vieux monde des pieux serviteurs que l'immuable Conscience garde encore à son culte, par un monde nouveau de chevaliers de l'industrie sans histoire ancienne ni origine connue.

— Croyez-vous qu'il suffise de venir se marier en Europe pour s'ennoblir comme un croisé ? Le sang de nos pères, c'est pour des causes plus nobles que celle de Cuba qu'il a coulé ; et celui-ci, qui a taché les mains de la Macbeth américaine, n'en sera pas mieux lavé avec l'argent de ses coffres qu'avec l'eau de ses océans !

Ces paroles, sifflant comme des lanières, semblaient claquer au loin vers d'invincibles ennemis. Rome n'a-t-elle pas, de tout temps, donné à ses cardinaux la mission facile ou périlleuse de repousser l'adversaire ? Et c'est, avec sa barrette rouge dont pas un fil ne bouge sur cette tête ronde et ferme comme une inexpugnable forteresse, c'est bien le dragon rouge que l'Eminentissime Parocchi représente. Ainsi coiffé couleur de sang, à la vie et à la mort, il accepte les livrées et la charge du Pape qu'il jura de défendre aussi jusqu'au sang, *usque ad effusionem sanguinis*.

La conversation s'engageait sur les affaires politiques, je demande au cardinal Parocchi ce qu'il faut espérer de cette interminable question romaine que chaque Italien, sincèrement catholique et national, porte avec résignation sur sa tête comme une couronne d'épines. Pour lui — comme pour d'autres Eminences divinitaires du prochain avenir, que j'ai pu consulter au cours de ce voyage — la question romaine ne dépend plus de son futur Etat républicain ou fédéral par lequel l'Italie reprendra l'autonomie gouvernementale de ses anciennes provinces et ses vieilles coutumes, qu'aucune d'elles n'a encore perdues. Sous cette hégémonie de toutes les villes libérées qu'un sage fédéralisme tiendra groupées en nation, le Pape aussi récupérera son fief impérial, avec Rome intangible comme ville représentative du progrès national le plus haut et le plus inaliénable, par son principe même de spiritualité. De territoire, si l'on veut, juste celui qu'il faut au Pape pour se mouvoir dans la liberté qu'il lui faut, en souverain qu'il est. Mais qu'on ne songe plus à reculer l'histoire ne marche pas en arrière.

— Ne parle-t-on pas, dis-je, d'une confédération plus grande même, entre les races latines ligées par une commune origine et un commun tempérament, contre des races hétérogènes qui ne s'accablent guère chez nous que pour nous ravager au passage, à la façon des Barbares que l'histoire nous a pourtant appris à redouter un temps ?

— Religieusement, il ne saurait exister de différence entre les hommes du Nord et ceux du Midi, qui sont tous, à dit raisonnablement l'Apôtre, les mêmes enfants de Dieu. Mais physiquement on ne peut nier ce dualisme, entre Latins et Saxons, par exemple. Cependant, entre races latines — en Italie et en France surtout — il faut aussi tenir compte de notre caractère paradoxal et amateur des extrêmes. Classiques avec des romantiques et aristocrates avec des républicains, nous romprons toujours par quelque antinomie de fait ou d'apparence sur le terrain de la parfaite conciliation, qui ne nous harmonisera jamais complètement. César, dans ses *Commentaires*, l'a constaté le premier. Mais, depuis César, n'a-t-on pas admis les accords discordants dans la musique moderne ? Et nos *maestri* italiens ne l'appellent-ils pas, celle-là, la musique de l'avenir ? C'est aussi la vôtre, en France, je crois.

— Mais pourquoi, sur ce terrain d'entente, la France a-t-elle si mal suivi jusqu'à présent les sages conseils de Léon XIII ?

— Parce que, par une tendance de votre caractère capricieux, à l'inverse de votre vers classique, vous « préférez qu'on vous loue et non qu'on vous conseille ». Mais la politique inaugurée à votre profit par Léon XIII pouvait-elle être différente ? Assurément, les débuts en devaient être laborieux. C'était un code auquel la procédure donnerait tort.

Qu'il sait si, au lieu de précéder la lutte contre les partis déjà vaincus, vous n'auriez pas préféré qu'on vienne à la patrie et qu'on lui insinuat des acides qu'elle aurait ensuite d'autant mieux accomplis qu'elle s'en serait crue l'initiatrice. Aussi bien la politique de Léon XIII, sans s'illusionner sur la difficulté du début, comptait surtout sur l'avenir qu'il nous ferait comprendre les bienfaits. C'était la bonne politique, la seule politique imposée par les besoins modernes et les transformations d'un nouvel âge ; et on l'a justement appelée « la politique à longue portée ». Le généreux Pontife, qui en jeta le grain, n'en gagna peut-être pas l'épi. Mais un Pape viendra après lui, qui soutiendra la même thèse et la fera triompher, pour le bien de l'Eglise et du siècle prochain dont le mariage chrétien, si laborieusement préparé, ne saurait être mis en péril. N'oubliez pas que, qui dit l'Evangile, dit bonne nouvelle ; et c'est pour la porter au monde qu'il faut tourner de chaque siècle, les Papes, placés par l'histoire à la tête des civilisations, doivent marcher les premiers. Léon XIII aura eu ce courage. Son successeur aura cet honneur.

— Et ce Pape de demain, que sera-t-il ? Ami de la République ou de César, de la race latine ou de la race saxonne, du nouveau monde ou de l'ancien ?

— Ce Pape sera le Pape, et ne craignez pas qu'il détaille dans la surveillance des peuples dont le Christ, qui l'a fondé

sur la pierre immuable, lui a donné la garde séculaire. Là-dessus, tenez-vous tranquilles. Selon les nécessités des temps, lui faudra-t-il l'énergie d'Hildebrand ou la patience de Célestin ? Je crois en l'Esprit-Saint, mieux qu'en aucun empereur ou en aucune république, pour ce choix. Mais soyez sûr que, s'il faut à l'Eglise un politicien encore, il sera de cette race décidée à laquelle appartient César ou Napoléon, Ximenes ou Richelieu, de ces hommes d'Etat qui font de la promptitude leur qualité souveraine, et qui comptent sur une minute pour changer tout à coup la face des choses.

Sans vouloir abréger cet entretien, mais pour en varier l'argument difficile, le cardinal, très épris des choses de « chez nous », me demande ce qu'on lit présentement en France. Connaissant depuis une précédente visite ses préférences pour nos écrivains du seizième siècle, je lui dis que les *Lettres* nouvellement publiées de saint François de Sales font, à cette heure, le régal des plus fins.

— A la bonne heure ! reprend-il. Et avec une finesse de langage qui pourrait surprendre sur des lèvres italiennes, il ajoute :

— *Ab Jove principium* ! disaient les païens reconnaissants, de la sagesse de Minerve, au dieu qui l'avait engendrée de son cerveau. — *Au nom du Père* ! disent les chrétiens auxquels un Dieu meilleur appris à devenir des hommes meilleurs aussi en les conviant, dès son berceau, à la volonté — et à la bonté. Et je sors de ce palais modeste dont la solidité du travertin a aussi la limpidité du cristal, heureux d'avoir enfin découvert dans cette immense et compliquée Rome, une conscience dans une volonté, un esprit dans une âme et, dans un cardinal enfin, un ami de la France. Mais c'est aussi un Mantouan à qui Rome, où il reste exilé dans les grandeurs comme son doux et immortel compatriote, permettrait au plus d'inscrire sur sa tombe, honorée par les plus extrêmes partis qu'il aura passés sa vie à mépriser et à combattre, ce dernier vers de son cher Virgile, en exil aussi lui :

Mantua me genuit ; Calabri rapuerunt...
 Boyer d'Agén.

Échos

La Température

Le baromètre tend à se relever ; hier, dans la journée, il indiquait à Paris 760mm ; dans l'ouest et le nord-ouest du continent, il est plus haut. Des pluies et des neiges sont tombées en Angleterre et en Allemagne ; en France, on signale des pluies dans le Sud. La température s'est encore abaissée dans le nord de l'Europe ; à Paris, le thermomètre a marqué 5° au-dessous de zéro vers quatre heures du matin ; 10° au-dessus à huit heures et 6° dans l'après-midi ; on notait 14° à Alger. En France, un temps froid est encore probable. Le soir, le baromètre restait à 762mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 10° ; à midi, 12° ; temps couvert.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :
 Prix du Champ-de-Mars : Saint Alban.
 Prix Bayard : Radès.
 Prix de La Muette : Peu de Chose.
 Prix Lusignan : Bigoudis.
 Prix Mario : Autocrate.
 Prix des Anémones : Norwood.

CONCOURS HIPPIQUE

A midi : Arrivée des chevaux. — A midi 1/2 : Examen des chevaux.

REJET DE LA REQUÊTE EN RÉCUSATION

La Cour de cassation, comme on le lira plus loin, a rejeté la requête de Mme Lucie Dreyfus tendant à récuser MM. les

conseillers Petit, Lepelletier et Crépon. J'ai essayé d'expliquer avant-hier les raisons pour lesquelles cet arrêt devait être accepté par l'opinion, comme sera accepté l'arrêt définitif, avec le respect que les gens raisonnables se sont d'eux-mêmes et d'avance engagés à garder.

Il est difficile, au reste, de comprendre les protestations ou les approbations, parce qu'elles seraient inconciliables avec l'estime, et même la vénération que méritent les trois conseillers cités plus haut.

Ceux-là seuls pourraient se réjouir ou s'indigner, ceux-là seuls pourraient dire : Tant mieux ! ou dire : Tant pis ! qui croiraient que les trois conseillers sont acquis d'avance ou opposés d'avance à la révision de « l'affaire ».

Or, croire qu'un juge sait comment il jugera avant d'avoir entendu les avocats, avant même d'avoir étudié les pièces du dossier, c'est faire à ce juge la plus épouvantable des offenses, dépendant de ses passions, de ses préjugés.

Comme le disent dans leurs observations les trois conseillers, l'affaire qu'ils ont eu à examiner comme membres de la Commission consultative du ministère de la justice ne ressemblait en rien à l'affaire qu'ils vont examiner comme membres de la Cour suprême. L'enquête « énorme » de la Chambre criminelle a fait disparaître l'affaire ancienne pour faire apparaître une affaire nouvelle.

Cette affaire nouvelle, MM. Crépon, Petit et Lepelletier ne savent certainement pas comment ils la jugeront, et ceux qui font entrer dans leurs calculs, comme un élément connu, l'opinion de ces conseillers sur la révision les insultent, sans droit, sans raison.

D'ailleurs, ils ont répondu eux-mêmes aux objections en disant :

On a même remarqué qu'elle atteint de préférence ceux qui ont des dispositions à la scélératesse ou à la fripouillerie. — J. CORNELY.

A Travers Paris

Le ministre des finances, ayant à s'expliquer sur les moyens qu'il compte employer pour équilibrer le budget, a déclaré qu'il avait découvert une nouvelle source de recettes. Il s'agit des boîtes qui rapportera la publicité sur les boîtes d'allumettes.

Si les boîtes d'allumettes deviennent une source de profits pour l'Etat, il semblerait tout naturel que ces profits revinssent au public sous la forme soit d'une diminution de prix, soit d'une amélioration des produits.

C'est pas de cette façon que le ministre des finances raisonne : il se fait, au moyen d'une marchandise dont l'Etat a le monopole, entrepreneur de publicité, et il veut que cela profite à l'Etat seul.

Attendons-nous à voir ce système s'étendre et l'Etat faire de la publicité sur les cartes, les boîtes, les bouteilles et les enveloppes de tous les objets qui ont un caractère officiel.

On a annoncé — peut-être le bruit a-t-il été lancé par un groupe de collégiens — qu'une épidémie d'influenza régnait en ce moment dans les établissements scolaires de Paris et qu'il était question, par suite, d'annuler de quelques jours le congé de Pâques.

Que les parents se tranquillisent. Aucune épidémie d'influenza ne sévit dans les établissements du ressort de l'académie de Paris, et le congé de Pâques reste fixé à mercredi, à midi.

M. R. Bischoffsheim, député, nous a envoyé 200 francs pour l'Asile Sainte-Germaine, dont parlait hier le *Figaro*.

Nous nous empressons d'envoyer cette généreuse offrande à la Sœur Catherine, rue Desnouettes, 45, à Vaugirard.

Un journal du matin relève, dans un long article, les quelques lignes que nous avons consacrées à la nouvelle pièce d'or. Nous avons critiqué l'emploi du coq comme emblème héraldique de la France, et notre contradicteur prétend prouver que cet emblème est consacré par un grand nombre de médailles et d'attributs antérieurs à la Révolution.

Nous ferons remarquer à notre confrère qu'il n'est même pas à la question. Il ne s'agit pas de savoir si le coq a été souvent employé pour figurer la France. Cela est indéniable. Mais dans la plupart des nos cités et dans les images qu'on fait passer sous nos yeux, le coq fait l'office, non d'une pièce héraldique, mais d'un simple rébus. Ce qu'il s'agit de démontrer, c'est que le coq mérite les honneurs que lui ont faits certains régimes et qu'on veut lui accorder à l'avenir.

Sur ce point, nous sommes de l'avis d'un savant qu'on ne peut soupçonner de vouloir restaurer les fleurs de lis, M. Philippe Lebas, membre de l'Académie des sciences morales et politiques :

« Nous ignorons, écrivait-il en pleine monarchie de 1830, pourquoi dans le temps de la République et depuis la révolution de Juillet, on a placé sur nos drapeaux l'image d'un coq. Si c'est comme emblème de la vigilance et du courage, nous n'avons qu'à applaudir ; mais si c'est que coq et gaulois s'expli-

quent tous deux en latin par le mot *gallus*, c'est un calembour de mauvais goût que nous ne pouvons nullement approuver. »

Aujourd'hui s'ouvrira à l'hôtel Drouot, salles 7 et 8 réunies, l'exposition particulière de la collection P.-J. Mène. Il n'est pas de nom qui ait laissé plus de sympathie dans le monde parisien et le monde de l'art. Animalier d'un talent très fin, il vit continuer sa tradition par son gendre, le sculpteur Cain, dont les fils, après avoir eu des succès de peintres, en ont remporté d'autres très retentissants, l'un comme librettiste, l'autre comme conservateur du musée Carnavalet, grâce à lui en plein élat.

La collection qui sera exposée aujourd'hui et demain comporte des tableaux, des estampes rares, des objets d'art et d'ameublement, des faïences, des tapisseries des Gobelins et des Flandres, et des cires originales — ces cires si précieuses — de J. Mène et de Cain, que les amateurs — et sans doute des musées — se disputent la semaine prochaine, dès après-demain lundi 27 mars.

INSTANTANÉ

M. CODET

L'homme du jour, qui est presque, en même temps, un homme du passé, car il a fait voter par la Chambre une de ces motions comme on n'en votait que sous la Révolution. A sa demande, la majorité tout entière a décidé de ne pas se séparer avant d'avoir voté le budget.

C'est un petit serment du Jeu de paume, quoique destiné, cependant, à faire un peu moins de bruit que l'ancien. Mais enfin, tout est relatif. Les hommes de la Révolution sont morts depuis longtemps et nos assemblées ne peuvent se comparer ni à la Convention, ni même à la Constituante, bien qu'elles fassent pourtant un bruit de tous les diables.

Rendons cette justice à M. Codet qu'il n'est pas parmi les tapageurs. C'est, au contraire, un des laborieux de la Chambre. Quarante-sept ans. Licencié en droit. Maire de Saint-Julien, dans la Haute-Vienne, et conseiller général du même canton. Un des gros papiers de France. Est d'ailleurs président honoraire de l'Union des fabricants de papier.

M. Codet a été sous-préfet en 1879. Il entra à la Chambre en 1882, comme représentant de l'arrondissement de Rochefort. A été pendant longtemps secrétaire de la Chambre, et arrivait toujours des premiers, porté, sans distinction de nuances, par les sympathies de ses collègues.

Physiquement, grand, brun, moustache noire. Un peu voûté, comme il sied à tout bon travailleur. Caractère aimable, quoique peu communicatif. S'est fait une spécialité des questions économiques et agricoles, et il est un de ces modestes qui abattent, sans grand bruit, beaucoup de besogne.

Qualité rare dans les milieux parlementaires.

Un observateur sagace affirmait pouvoir reconnaître, par des signes extérieurs, la nationalité de chacun et de chacune.

Cela est assurément vrai pour la Parisienne, dont la caractéristique est faite des riens dont elle s'habille, se coiffe, se gante et se chauffe.

Celles qui brillent en cet été de 1899 se reconnaîtront, entre autres indices, à leur chausserie qui sera exquise et s'appellera — qu'on retienne ce nom — le « Soulier Marlborough », un poème en cheveau, composé par la Cordonnerie du High Life du boulevard des Italiens, à cette fin d'accroître encore, si c'est possible, l'élégance des Parisiennes.

Il a suffi que le printemps fit son apparition... sur le calendrier pour que la Compagnie des Petites Voitures arrêtât le chauffage de ses véhicules. La distribution des briquettes aux cochers a pris fin et l'on gèle littéralement dans les voitures, même dans celles qui portent encore la mention « Chauffée ».

Nous aimons à penser que la Compagnie des Petites Voitures, en constatant que le thermomètre n'est pas d'accord avec le calendrier sur l'arrivée réelle du printemps, s'empresse de donner satisfaction au public en remettant en circulation des flacons chauffés.

Croustillant et moelleux, d'une blancheur parfaite, d'une délicatesse exquise, d'une finesse de goût sans rivale, d'une cuisson régulière, absolument digeste et assimilable, telles sont les principales qualités du « Petit Pain Richelieu 92 », qui marque le dernier mot du progrès dans l'art de la panification.

Il n'est plus à Paris de restaurant en renom, de cercle mondain, enfin de table bien servie qui ne présente au convive le « Petit Pain Richelieu 92 ».

Aujourd'hui 25 mars, à la Galerie des Champs-Élysées, ouverture de la vingt et unième exposition des Aquarellistes français.

Hors Paris

Le colonel Pennequin, gouverneur intérimaire de Madagascar, s'embarquera aujourd'hui à Marseille à bord du *Djemnah*, pour aller remplacer à Tananarive le général Gallieni pendant son séjour en France.

Sur le même paquebot prend passage, ainsi que nous l'avons annoncé, M. Leprieux, qui remplira auprès du colonel Pennequin les nouvelles fonctions de secrétaire général du gouvernement de Madagascar et dépendances.

Nouvelles à la Main

Hier soir, en sortant de l'Opéra-Comique, Un député disait, — il est très Parisien :
 « Chez nous tout comme ici l'on fait de la [musique],
 Et c'est pareillement... Beaucoup de bruit pour [rien]. »

Le jeu des définitions.
 VÉRITÉ. — La Vieille Marcheuse.

A la terrasse d'un café littéraire :
 — Eh bien, et votre querelle avec Max, quelle suite a-t-elle eue ?
 — Aucune. Il m'a, il est vrai, traité publiquement de polisson ; mais comme tout le monde sait que Max est un ironiste, ça ne tire pas à conséquence.

Le Masque de Fer.

LA MISSION FOUREAU-LAMY

Nous avons bien fait de nous accueillir que sous toutes réserves la nouvelle donnée par un journal algérien disant que la mission Fourreau-Lamy avait subi une attaque des Touaregs et perdu cent hommes dans la rencontre, car rien n'est encore venu confirmer cette déplorable nouvelle.

Ce n'est pas la première fois que des bruits semblables sont mis en circulation au sujet de cette mission. Et nous-mêmes, il y a quelque temps, nous nous étions faits l'écho de nouvelles graves donnant à croire que la mission éprouvait de sérieuses difficultés.

Evidemment, une attaque meurtrière peut se produire : nous ne le savons que trop, après le désastre de Flatters ou le massacre de Bonnier et de ses compagnons. Mais une troupe de 200 fusils, conduite par des hommes expérimentés comme M. Fourreau et comme le commandant Lamy, n'est pas à la merci d'un coup de main des Touaregs. Du reste, les nomades sahariens connaissent la force dont dispose la mission, et on peut se poser qu'ils garderont vis-à-vis d'elle une certaine prudence.

En attendant, le gouvernement a communiqué sur la mission les dernières nouvelles reçues. Les précédentes provenaient de Tadmert et avaient été envoyées le 20 janvier. Celles d'aujourd'hui sont datées d'Inzaoua, 11 février, et ont été transmises de Ouargla. Inzaoua est à vingt kilomètres au sud d'Asiou.

Fourreau dit qu'il est arrivé le 2 février à Inzaoua et qu'il repart pour l'Asiou. La mission a surmonté de grandes difficultés ; elle a perdu deux hommes : un caporal français et un tirailleur indigène, 140 chameaux ont succombé dans la traversée entre Tadmert et Asiou qui a été très pénible.

La santé de la mission est bonne ; son état est excellent.

Aucune manifestation ne s'est produite contre la mission de la part des Touaregs. Le ravitaillement a été assuré par le capitaine Pein et le lieutenant Falzi, officiers du poste de Ouargla, qui ont fait preuve de beaucoup d'habileté et d'énergie.

Fourreau termine son télégramme en disant que les travaux de la mission se poursuivent régulièrement.

La mission Fourreau a rempli son programme qui était de traverser le Sahara du Nord au Sud. Cette traversée s'est effectuée dans des conditions qui font le plus grand honneur à Fourreau et à ses collaborateurs.

Depuis cinq mois que la mission est en route, elle n'a pas brûlé une amorce ; elle n'a eu à se défendre contre aucun agresseur, mais elle a résisté à la tentation de disperser par la force les vagabonds touaregs qu'elle rencontrait autour des puits.

A l'heure qu'il est, la mission doit être dans l'Asiou, région stérile et fertile où elle compte s'arrêter pour faire reposer les hommes et les animaux et installer des abris pour ses approvisionnements.

Notre correspondant d'Alger nous fait remarquer à ce propos que, bien entendu, la dépêche de M. Fourreau répond à une demande de renseignements antérieure à celle qui a été télégraphiée tout récemment au moment de la publication des nouvelles alarmantes lancées par le journal algérien. En sorte que les appréciations qu'on a pu avoir ces jours-ci n'ont pas disparu tout à fait.

Mais qu'il en soit, nous voulons croire encore, nous espérons que ces nouvelles sont inexactes et que le malheur dont on a parlé nous sera définitivement épargné.

Marc Landry.

Grains de bon sens

Parlons encore du sou du franc. Car je vois que cette question passionne un nombre infini de gens.

Quelques-uns m'ont écrit. C'étaient des bourgeois, bien entendu :

« Payons davantage nos domestiques, à la condition qu'ils n'accepteront plus le sou du franc. »

Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! comme disait notre patron Villermessant.

Il y a trente ou quarante ans, un hôtelier de génie dit à sa clientèle :

« Le jour de votre départ, tous les domestiques qui vous ont servis sont là, qui vous tendent la main. Avouez que rien n'est plus ennuyeux. »

— Nous l'avouons, dirent les voyageurs.

— Eh bien ! je me charge de leur donner pour vous le pourboire accoutumé. Je mettrai sur votre note : « tant pour le service », et vous serez délivrés de l'importunité de ces gémissements.

moins que ce ne soit un épicière; mais peu importe.

— J'ai refusé le sou du franc, comme j'en avais reçu l'ordre, et j'ai dit à la cuisinière : « Vous voyez! Ce n'est pas ma faute! » Huit jours après, j'ai vu la bourgeoisie entrer chez moi, furieuse :

— Ah ça! vous ne me donnez que de la viande qui est dure comme du chien! Rien de ce qu'on prend chez vous n'est mangeable.

Ma viande était pourtant excellente et tendre; mais la cuisinière la retirait du four à moitié cuite, la trempait dans l'eau froide, et la remettait ensuite au feu. Les cuisinières qui nous en veulent ont cent tours de ce genre dans leur sac.

J'aurais été quitte pour avoir donné le sou du franc; je l'ai été tout de même pour l'avoir refusé.

Et voilà!

Ce que me conte le boucher, les fournisseurs qui sont en rapport avec la femme de chambre me le répètent à qui mieux mieux.

— Oh! monsieur, m'écrit un commerçant de la rue de la Paix, vous ne connaissez pas le coup de la femme de chambre.

Quand madame a fait ses achats chez son bijoutier, chez son couturier, chez ceux, en un mot, qui lui fournissent le luxe de sa toilette, la femme de chambre court chercher sa petite commission, qui varie de trois à cinq pour cent. Si la fourmisseuse a l'habitude de la remettre, il augmente ses prix en conséquence et — ma foi! — vous avouez qu'il se donne l'absolution à lui-même.

Si, par un sentiment plus vif de la probité commerciale, il refuse ce qu'on lui demande, savez-vous ce qui arrive? La robe fait des plis et va mal, les perruques, mal assujetties, se perdent par hasard; la dentelle ou la broderie est de mauvaise qualité. Au besoin, la gredine de femme de chambre la trompe dans quelque acide qui la brûle!

On ne retourne plus chez le fournisseur, qui a perdu une bonne cliente pour avoir été trop scrupuleux.

Vaut-il mieux, conclut mon correspondant, voler un peu le client, au profit de la femme de chambre, ou faire honnêtement faillite?

Tirez-vous et tirez-vous, si vous pouvez, cher oncle, de ce cercle vicieux!

Tout cela est fort embarrassant. La vérité? C'est qu'il faudrait que les maîtresses de maison fissent leurs achats elles-mêmes, surveillaient la cuisine et le boudoir, et fussent incessamment sur le dos des domestiques.

Mais trouveraient-elles des domestiques? Et peuvent-elles se passer de domestiques?

Le plus sage, sinon le mieux, c'est de composer avec l'usage, c'est de maintenir le vol — puisque vol il y a — dans des limites raisonnables.

Mais en voilà assez sur ce point. J'ai hâte d'aborder la vraie question, celle que, dans son *Neveu de Rameau*, Diderot a touchée sous ce titre : « Les idiotismes de métier ».

Francisque Sarcey.

LA JOURNÉE

Samedi 25 mars

Sports : Courses à Auteuil (2 h.). — Assauts, à 8 h. du soir, des prévôts du Cercle d'Anjou (rue Saint-Honoré), du Printemps (46, rue Caumartin), et assauts des salles Tixier (rue de Rennes, 4), Andrieux (mairie de Passy, sous la présidence de M. Cassimir Perier), Course annuelle à l'aviron entre Oxford et Cambridge, sur la Tamise.

Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion du budget des finances (2 h.).

Concours hippique : Travaux de la Commission d'admission (midi et demi, palais des Machines). — Déjeuner, ouverture publique.

Premières : A la Cluny, *A qui le cordon?* — Au théâtre Sarah-Bernhardt, la *Samartine*.

Aquarellistes français : Ouverture de l'exposition annuelle (72, avenue des Champs-Élysées).

Exposition avicole : Ouverture, au siège de la Société nationale d'acclimatation de France (41, rue de Lille), d'une exposition internationale d'oiseaux de cage exotiques, qui durera deux jours.

Conférences : M. Vincent d'Indy, « Bach et Beethoven » avec exemples au piano (9 h. du soir, galerie G. Petit).

Dans les églises : Service pour S. A. R. la princesse de Joinville (10 h.), chapelle royale de Notre-Dame de la Compassion, à Neuilly). — Pèlerinage à Notre-Dame de Sainte-Espérance, et assemblée de charité présidée par Mgr de Courmont; sermon par le R. P. Chapotin (2 h., Saint-Séverin).

Solennité israélite : Veille du Pèché ou Paque juive.

Réunions : Assemblée générale extraordinaire des Journalistes parisiens (3 h. 1/2, Grand-Hôtel), des Anciens gardes républicains et gendarmes (8 h. 1/2 du soir, rue des Vignes, 23), de la Société d'encouragement de l'Économie (5 h. 1/2, rue Blanche, 10).

Banquets : Ligue nationale de la prévoyance et de la mutualité, Artistes russes à Paris, Côte-d'Or républicaine. — Bals : deuxième fête de l'Hôtel de Ville, Employés de la librairie (Continental), Union belge (Grand-Hôtel), Association polytechnique (28, rue Serpente).

Le Monde et la Ville

SALONS

— Matinée et soirée dansante costumée, le mercredi 5 avril, de cinq heures à minuit, avec cotillon et souper, chez Mlle Durieu, dans ses salons de la rue Saint-Simon.

— Musique et comédie le jeudi soir, 13 avril, chez M. Gaston Berardi, dans son hôtel de la rue Galilée.

Le mardi 11 avril, répétition générale en petit comité.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— M. et Mme Aimé Morot sont arrivés hier, à Paris, venant de Cannes, où le célèbre peintre était venu de ces trois mois de séjour en Abyssinie.

— Arrivés à Paris et descendus au Langham Hotel : le docteur et Mme Woods, M. David Sassoon.

— L'Association des Lyonnais de Paris a donné, avant-hier, chez Roncey, un dîner de cent vingt couverts, en l'honneur des médecins lyonnais, sous la présidence du docteur Bouchard, membre de l'Institut. Parmi les convives : les docteurs Poulillon, Julien, Charrin, Glénard, Janicot, Bellemain, Kallion, etc. Au dessert, des toasts applaudis ont été portés par le docteur Bouchard, le docteur Julien, MM. Étienne Charavay, Adrien Duval, F. Félal.

— On a acclamé, au cours de ces toasts, le nom de Marchand qui sera le héros d'un des prochains banquets.

Après le dîner, concert d'amateurs et d'artistes, appartenant à la société M. Félal, et

Ducrot, Piron, Jean Frappa; Miles Julienne Samion, Charlotte Faure, Bureau, Aircely et Jeanne Azimont; MM. Chambon, Georges Durand, Charles Lamy, Mainville Borgh et Girard.

Le menu artistique, représentant les microbes mis en fuite et la Mort en déroute, avait été exécuté par le dessinateur Guy Terrel des Chénas.

MARIAGES

— A Saint-Pierre de Montrouge a été béni, avant-hier, le mariage de M. Alexandre Dehilaire, fils du sous-directeur au ministère des finances, avec Mlle Cyprienne Quenneq, fille du directeur du personnel de la préfecture de la Seine.

Les témoins du marié étaient : le colonel d'Armandy et le docteur Lucas; ceux de la mariée : MM. Ernest Quenneq, résident au Tonkin, et le docteur Quenneq, médecin-major.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De Mme Théodore de Yermoloff née de Regnier, belle-mère du comte Gérard de Barry, de M. Pierre de Yermoloff et du comte Calciati; — De Mme Héret, veuve du censeur de la Société centrale des architectes français; — De M. l'abbé Scoyer, ancien curé de Malincourt (Nord), décédé à l'âge de 62 ans; — De M. Boisjourné, fondé de pouvoir du Crédit lyonnais, à Paris, décédé à Saint-André-lez-Lille à l'âge de 29 ans; — Du conseiller d'Etat russe M. Nicolas Palouzo, président de l'Association bulgare d'Odesses, décédé en cette ville à l'âge de 79 ans.

Le défunt avait joué un rôle important dans le mouvement slavophile qui amena l'indépendance de la Bulgarie; — Dumarque de Torrelaguna, l'un des principaux financiers espagnols, décédé à Madrid; — De M. Jacques de Bouteiller, ancien conseiller municipal du seizième arrondissement, décédé à l'âge de 55 ans. Ses obsèques ont été célébrées hier à la paroisse de Passy; — Du commandant de Lennet, décédé à Saintes. Le défunt était, par son mariage, le petit-neveu de Bugeaud, duc d'Isly; — Du professeur Gustave Wiedemann, dont les travaux concernant la physique sont si connus, décédé hier à Leipzig à l'âge de 73 ans.

M. Eymard de Lanchâtres, ancien chef d'escadron de gendarmerie, dont on a célébré hier les obsèques à la Madeleine, était allié aux familles de Robion de La Tréhouanne, de Geslin de Bourgogne, de Pioger, de Taouan, de Saint-Mélor, de Rauger, de Kerpeyron. Il fut décoré de l'Ordre de Saint-Stanislas de Russie, lors de l'attentat contre l'Empereur de Russie, en 1868, dont il escortait la voiture.

Ferrari.

A l'Étranger

NOUVELLES

RUSSIE

Saint-Petersbourg, 24 mars. — La *Novosti Vremia* annonce que le marquis de Beauvoir a été reçu hier en audience privée par l'empereur de Russie.

ANGLETERRE

NÉGOCIATIONS AVEC LA RUSSIE
Londres, 24 mars. — Une note, communiquée aux journaux, confirme que les négociations entre l'Angleterre et la Russie, au sujet de la Chine, ont maintenant revêtu un caractère pratique qui permet de croire qu'une solution satisfaisante est prochaine.

LA CONVENTION ANGLO-FRANÇAISE
Londres, 24 mars. — A la Chambre des Communes, M. Brodrick, répondant à une question de sir Ellis Ashmead-Erle, déclare que les renseignements publiés sur la convention anglo-française sont corrects dans leur ensemble.

Les deux gouvernements anglais et français sont actuellement en communication pour la publication du texte du traité, que M. Brodrick espère pouvoir déposer devant la Chambre dans quelques jours.

La convention stipule l'égalité de traitement au commerce anglais et au commerce français entre le Nil et le lac Tchad, ce qui donne accès aux territoires du Niger.

M. Brodrick dit que le khalifat, d'après les dernières nouvelles, serait à Sherka. L'importance de ses forces est diversément estimée. Ses hommes sont, pour la plupart, dépourvus de fusils. On ne croit pas qu'on sera obligé de faire une expédition contre lui.

Répondant encore à une question, au sujet de Walima, M. Brodrick dit que cette affaire est discutée séparément et n'a pas été comprise dans les négociations qui viennent de se terminer.

Sir Michael Hicks Beach, chancelier de l'Échiquier, annonce qu'il présentera le nouveau budget le 13 avril.

ITALIE

Rome, 24 mars. — Aujourd'hui, Léon XIII a reçu les cardinaux Vannutelli et Aloisi Massella, avec lesquels il s'est entretenu d'affaires, toujours avec cette merveilleuse lucidité qui lui est propre. Cependant, le Saint Père n'a pas assisté au sermon du Carême.

L'indisposition du docteur Laponi augmente, au lieu de diminuer. Hier et aujourd'hui, il n'a pu se rendre au Vatican. — FÉLIX II.

MAROC

TROUBLES AU MAROC
Alger, 24 mars. — Le correspondant à Oudjda de l'*Echo d'Oran* a annoncé hier à ce journal que des troubles graves avaient éclaté à la frontière marocaine.

Les nouvelles parvenues aujourd'hui confirment ces renseignements et disent que les tribus des Mehaya et des Sedjara marchent l'une contre l'autre avec leurs familles et leurs troupeaux.

Un combat est imminent.

LE PARTI PROGRESSISTE

Le parti progressiste, qui compte à la Chambre et au Sénat de nombreux adhérents, est en voie de réorganisation.

La majorité qui avait soutenu pendant deux ans le cabinet présidé par M. Méline veut se reconstituer, et c'est M. Méline lui-même qui prend l'initiative de cette reconstitution.

Depuis que l'ancien président du Conseil a été appelé, à la suite d'éclatantes démissions, à prendre la présidence du groupe progressiste de la Chambre, il n'a cessé de songer aux moyens qu'il pourrait employer pour donner au parti républicain modéré cette vitalité qui lui permet, il y a vingt-quatre ans, de fonder la République.

C'est dans cet esprit que M. Méline avait convoqué, hier, à la salle de la Société nationale d'acclimatation, rue de Lille, un certain nombre de ses amis politiques.

Députés et sénateurs, anciens ministres et anciens députés, ont répondu avec empressement à cette invitation.

Aux côtés de M. Méline avaient pris place MM. Barbey, Boulanger, Millard, Prevet, Rambaud, sénateurs; Georges Berger, Le Myre de Vilers, Dulau, députés, et M. Expert-Besançon.

Sur le ton de la conversation familière, sans apprêt, sans recherche, M. Méline

expose les causes de l'affaiblissement du parti progressiste.

Nous n'avons pas d'organisation, dit-il, nos adversaires sont parfaitement organisés et nous, le parti socialiste, pour commencer, celui qui apparaît comme le plus dangereux, a, dans tous les centres, des comités qui obéissent à un mot d'ordre et des partisans dévoués qui ne reculent devant aucune responsabilité. A l'atelier, aux champs, dans la rue, chez le marchand de vins, il a des zélés. Les chefs sont dévoués et leur mot d'ordre devient une loi pour ses adeptes. De main, si on leur en laisse la liberté, ils sont prêts à prendre le pouvoir. Ils ont ce que nous n'avons pas : des cadres.

Passant à l'organisation du parti radical, M. Méline démontre que ses membres ont pu s'emparer de la franc-maçonnerie qui les sert aujourd'hui puissamment.

Par faiblesse, les modérés n'ont pu s'opposer à ce qu'ils missent la main sur la Ligue de l'enseignement qui leur permet d'attirer à eux les instituteurs et les hauts fonctionnaires de l'Université. Ils sont partout et nulle part; ils divisent pour régner assurant même aux gouvernements progressistes un appui qui se change bientôt en tutelle.

Et en présence de toutes ces forces que fait le parti progressiste? Rien. Il n'a plus de cadres, plus d'organisation. Et cependant il représente, sans conteste, la majorité de la nation.

C'est pour essayer avec vous de lui redonner un corps, dit en terminant M. Méline, que j'ai fait appel à votre bonne volonté, à votre dévouement, à votre républicanisme.

De nombreux applaudissements saluent ce discours. M. Méline entre ensuite dans certains détails d'organisation qui ont leur valeur. Il faut reprendre la tradition du parti républicain et créer dans chaque commune, dans chaque canton, dans chaque arrondissement, des comités qui obéissent, comme ils le faisaient jadis, à un mot d'ordre, et dont l'esprit de discipline ne faiblira pas.

Dans ce but, le parti progressiste crée un siège central. Il aura une caisse dont M. Le Myre de Vilers sera comptable.

Du reste, à la rentrée des Chambres, après les vacances de Pâques, M. Méline convoquera de nouveaux ses amis pour jeter les bases d'une organisation définitive.

Tout le monde a paru ravi de cet appel. Sera-t-il entendu et le réorganisateur du parti progressiste sera-t-il suivi? Auguste Avril.

REVUE DES JOURNAUX

M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, a communiqué aux journaux la note suivante :

On a dit dans les journaux, ces derniers jours, que le docteur Gilbert avait eu, en février 1895, une conversation avec Félix Faure, où celui-ci aurait révélé à son docteur et ami que Dreyfus avait été condamné sur des pièces secrètes. Je suis en mesure de faire connaître le texte exact de cette violation de règles judiciaires; mais un fait de ce genre ne constituerait pas un fait de révision. Il m'écrit aussitôt une lettre indignée, croyant voir une sorte de défaillance morale dans l'opinion juridique que j'avais exprimée, à tort ou à raison, et me raconta son entrevue du mois de février 1895 avec M. Félix Faure.

Et M. Gabriel Monod donne le texte de la lettre du docteur Gilbert. Le voici :

Avant toute autre chose, je me suis à Félix Faure une lettre du capitaine Dreyfus, datée de l'île de Ré, la première qu'il écrivait depuis sa dégradation et dans laquelle il racontait à sa femme l'odieuse, mais juste traitement de la forle, qui le crovait en exil, à La Rochelle. Cette lettre aurait fait pleurer des pierres. Elle toucha le Président sans l'ébranler. Alors est venu à son tour et moi la conversation suivante :

Moi. — Cette lettre ne vous convaincra pas. Mais alors, dites-moi comment un homme a pu commettre un pareil crime sans mobile?

Lui. — Comment? Sans mobile? — Moi. — Aucun de connu : famille honorable (et alors je raconte tout ce que j'en sais) — quant au condamné, enfance et jeunesse irréprochables. Son passage à l'école polytechnique et à l'école de guerre est signalé par ses notes exceptionnelles. Il se marie jeune, il a deux enfants, il a une jeune femme, un bon époux; il ne joue jamais, il ne fume pas, il ne s'ennuie pas, il est tout entier à la France. Qu'aurait-il à attendre des Allemands? Rien que le mépris. Ainsi aucun mobile, car il est le plus riche des jeunes capitaines d'état-major. Quoi? Quoi? Puisqu'il n'est pas fou.

Lui. — Il y a un mobile... — Moi. — Lequel? — Lui. — Je ne puis pas le dire : le cœur de l'homme est plein de mystère.

Moi. — C'est aussi vrai pour moi, pour vous, que pour lui. Mais cela ne suffit pas. Si vous ne pouvez pas le dire, cela ne peut pas être sur cette ridicule affaire d'indemnité.

Lui. — Si vous me promettez le secret, je vous dirai autre chose.

Moi. — Certainement, à l'exception de la famille Dreyfus.

Lui. — Eh bien! Il n'a pas été condamné sur les faits d'audience, mais sur le vu d'une pièce que nous n'avons pas pu soumettre à l'accusé ni au défenseur, dans la crainte d'incidents diplomatiques.

Moi. — Et cette pièce? — Lui. — Je ne puis rien vous dire, sinon qu'elle ne laisse aucun doute sur la trahison.

Ainsi, peu de jours après la dégradation, le président Faure avait cette chose horrible qu'un malheureux était condamné à une peine infamante sans pouvoir se défendre, et vous, vous dites que ce fait ne suffit pas pour demander la révision? Quoi! on violera toutes les règles du droit, de l'équité, et il n'y aura pas même de révision! Mais alors, nous sommes à la merci de la première contradiction, bien ouïe, et celle-ci ayant bien réussi, d'autres viendront. Eh bien! moi, je trouve que le crime commis par le Conseil de guerre en condamnant secrètement le malheureux Dreyfus est plus grand que le crime de Dreyfus, même si celui-ci l'avait commis!

Le jour où la France acceptera, par crainte de l'Allemagne, qu'on puisse commettre une pareille lâcheté, ce jour-là nous serons semblables aux Juifs criant aux trois judaïsmes, Anne, Calphe et Pilate : « Crucifiez-le, crucifiez-le! » Et eux, au moins, avaient tout à redouter des Romains, plus que nous de l'Allemagne.

J'espérais trouver un grand nombre d'hommes se mettant derrière Casagrac. Mais si vous faites défaut, qui aurons-nous?

Je suis désolé de ce que je vois et de ce que sais, car le gouvernement va tout faire pour étouffer la voix de Schœurer; alors, toutes les portes seront closes.

Un pareil crime pèse sur toute une nation et alors, que son sang retombe sur vous et sur vos enfants.

A vous de cœur, GILBERT.

M. Gabriel Monod ajoute qu'il a déposé entre les mains de M. Morand l'original de la lettre du docteur Gilbert. Il pourra la remettre à la Cour de cassation, si la question de l'illégalité et de l'annulation de la sentence de 1894 y était posée.

On s'occupe en ce moment d'élever un monument aux héros de Bazeilles. Le baron de Ravisy, qui a pris la généreuse initiative de la commémoration de ce fait d'armes glorieux, a révéla un des confrères les plus dévoués, jusqu'à présent du public, de cet officier qui, d'une des fenêtres de la maison des *Dernières Cartouches*, démontait à coups de fusil les soldats ennemis qui s'avançaient imprudemment. Il s'agit du commandant Aubert, alors capitaine.

Pourquoi ce nom ne fut-il jamais prononcé? Nous en trouvons la raison dans une lettre que le brave et modeste officier adressa au baron de Ravisy et qui explique pourquoi le général Lambert l'a toujours tenu dans l'ombre :

Ce n'est pas maintenant que j'ai soixante ans passés, que je suis fort souffrant, que je n'ai plus aucune ambition, que je vais demander des fleurs pour couvrir ma participation à une défense qui n'a rien eu d'héroïque.

Vous vous étonnez que le général Lambert n'ait pas entretenu de relations avec moi — moi, pas. — Le général Lambert est un homme aimable, intelligent, dessinant très bien, très brave de sa personne, mais il est inconsciemment ambivalent et vaniteux, et n'ayant commis une mauvaise action en ne m'informant pas de ce que faisait de moi, il ne pouvait que se séparer d'un témoin, d'un collaborateur gênant.

Le général Lambert avait dit, à l'époque, dans les rapports fournis, rendre hommage à la belle conduite du capitaine Aubert, alors sous ses ordres. Dans son rapport au général de Vassoigne, on lisait :

Grâce surtout à l'activité de M. le capitaine Aubert, la maison fut rapidement mise en état de défense; ce brave officier, prenant un fusil, se plaça à une des fenêtres et, grâce à sa merveilleuse adresse, il amena chez les hommes une émigration.

D'autre part, le général Lambert avait écrit dans le *Petit Marseillais* :

Cependant les gibernes se vidaient. Il fallut recourir à la réserve des munitions qui se trouvaient encore sur les morts et les blessés. Enfin, nous touchâmes au bout même de cette suprême ressource. Les dernières cartouches furent ramassées au carreau d'Ange, notre meilleur tireur. Entre ses mains, par une ne fut inutile. Enfin, il n'en resta plus une seule... Alors le silence se fit dans la maison Bourgeois!

Malgré ces témoignages contemporains de l'héroïsme du capitaine Aubert, le général Lambert, interviewé par un de nos confrères sur le rôle de son ancien compagnon d'armes de Bazeilles, n'est pas craint de s'écrier : « Comment il n'est donc pas mort, ce juif-là! » Et comme le commandant Aubert s'attribuait une légitime part de gloire, non la moindre, dans l'affaire de Bazeilles, le général Lambert a la qualité de « dreyfusard ».

A ce propos, le *Petit Temps* publie la note suivante :

Le général Lambert a dit au commandant Aubert qu'il était « juif ». Des amis du commandant nous écrivent que le général Lambert, en parlant ainsi, a commis une erreur. Le commandant Aubert, disent-ils, n'est pas juif. Il est le petit-fils du général Junot, duc d'Abrantes. Il vit très retiré dans un village du littoral de la Manche, et c'est à tort que le général Lambert le qualifie de dreyfusard, car le commandant Aubert n'a jamais exprimé son opinion sur l'affaire.

De cet incident, une constatation subsiste. C'est que, de l'aveu même du général Lambert, c'est bien le capitaine Aubert qui fut le principal acteur de l'héroïque scène de Bazeilles.

Le Liseur.

NOTRE PAGE MUSICALE

L'Opéra-Comique nous a fait entendre hier soir *Beaucoup de bruit pour rien*, dont l'auteur, M. Paul Puget, un des plus brillants élèves de Victor Massé, avait débuté en 1886 par une opérette : *le Signal*.

Le public de « première », a fort goûté l'air de la Prière, d'une facture et d'une inspiration assez curieuses par laquelle débute le troisième acte.

Beaucoup de bruit pour rien vient de paraître au Ménestrel.

René Lara.

LA CHAMBRE

Vendredi 24 mars.

L'INDEMNITÉ PARLEMENTAIRE

Dès l'ouverture de la séance, la Chambre est en rumeur, et on se demande quelle mouche la pique. Renseignements pris, c'est la proposition relative à une augmentation de l'indemnité parlementaire.

Le chapitre 28 du budget des finances (Pensions civiles) a une importance capitale, ne fût-ce que par son chiffre, 74 millions; mais la préoccupation générale lui ôte un peu de son intérêt habituel. C'est à peine si on écoute les orateurs, et lorsque l'un d'eux s'émancipe, l'auditoire le lui fait cruellement sentir. On joue des pupilles avec entrain.

Cependant MM. Allard et Cornudet arrachent au ministre des finances la promesse de venir en aide aux instituteurs par une liquidation plus rapide des retraites en retard. MM. Defontaine, Maurice Ordinaire et Jourde obtiennent aussi de bonnes assurances pour la retraite des douaniers. Encouragé par ce premier succès, M. Jourde se montre pour les vieux soldats blessés. Le rapporteur, M. Merlon, les lui refuse à son corps défendant; la Chambre les lui vole. M. Pain, député de la Vienne, pousse un long cri d'alarme devant le flot toujours grossissant des pensions; mais c'est tout ce que la Chambre peut supporter. Une sorte de fièvre s'est emparée d'elle, à cette idée que la bataille va s'engager sur le chiffre de l'indemnité parlementaire. Enfin, elle pousse un long soupir de soulagement : on y est! Sur le chapitre 42 (dépenses administratives du Sénat et indemnités des sénateurs), M. le président Paul Deschanel annonce qu'il y a un amendement de M. Gras (Drôme) et plusieurs de ses collègues, tendant à augmenter le crédit de 1,800,000 francs pour porter l'indemnité parlementaire à 15,000 francs. C'est le signal!

Vous remarquerez que, par une malice du hasard, le Sénat, venant le premier dans l'ordre budgétaire, semble être seul en cause; mais la discussion passe par-dessus sa tête, et l'émotion de la Chambre, lémoignée assez de la conscience qu'elle en a. Elle n'essaye même pas de dissimuler que l'affaire touche autant le Palais-Bourbon que le Luxembourg.

Avant qu'on aborde le fond, l'abbé Lemire présente une motion préjudicielle ainsi conçue :

La Chambre, avant de discuter l'augmentation de l'indemnité parlementaire décide qu'une Commission spéciale, élue dans les bureaux, présentera un projet de réduction du nombre des députés.

On approuve, et l'abbé Lemire va monter à la tribune lorsque divers incidents se produisent, qui trahissent le trouble des esprits :

M. Charonnat. — Je figure parmi les signataires de l'amendement de M. Charles Gras, or je n'ai pas mis ma signature au bas de cet amendement, je demande donc que mon nom soit supprimé.

M. Aynard. — Je voudrais faire observer respectueusement à M. le président qu'en donnant lecture de l'amendement, il s'est borné à énoncer la demande d'augmentation de crédit de 1,800,000 francs concernant l'indemnité des sénateurs. Or, il aurait peut-être été utile d'indiquer que l'amendement comporte, en outre, une augmentation de crédit de 340,000 francs concernant l'augmentation de l'indemnité des députés.

M. le président. — La seconde augmentation porte sur le chapitre 43. Je ne pourrais pas lire deux chapitres à la fois. (Très bien! très bien!)

M. Henri Ricard (Côte-d'Or). — Comme membre de la Commission du budget, j'ai cru ne devoir signer aucune demande d'augmentation de crédit; je n'ai donc pas signé l'amendement en discussion et je demande que ma signature soit supprimée.

M. Puch. — C'est aussi par erreur que mon nom figure sur l'amendement.

M. Peytral, ministre des finances. — La Chambre est appelée à se prononcer sur le crédit du chapitre 42, qui concerne l'indemnité des sénateurs.

Je prie la Chambre de réserver au Sénat l'initiative en ce qui concerne le crédit. (Très bien! très bien! au centre.)

Voix diverses. — Cette théorie n'est pas constitutionnelle.

M. le ministre. — Il ne s'agit pas ici de la prérogative de la Chambre en matière budgétaire; il est de droit constitutionnel que chacune des deux Chambres règle son propre budget. (Applaudissements au centre.)

Ces interruptions, ces objections, ces désavantages signifient que, déjà, un certain nombre de députés reculent, redoutant la responsabilité d'une proposition, assurément raisonnable et juste, mais qui a quelques chances de déplaire à leurs électeurs. Voici d'ailleurs une nouvelle motion, signée de M. Caillaux, qui vient se greffer sur la première :

La Chambre, estimant que l'augmentation de l'indemnité des sénateurs et des députés ne pourrait être réalisée qu'à la condition de l'imposer aucune charge nouvelle au pays, ordonne le renvoi de la proposition à une Commission spéciale.

tre, l'évêque qu'il était, disparaissait, aux yeux du clergé et de beaucoup de catholiques, sous l'apparence du fonctionnaire mécontent; aussi ses détracteurs trouvaient-ils, il y a trois ans, quelque créance lorsqu'ils insinuaient que Mgr Fonteneau, ramassant dans le brie à bras révolutionnaire la déroute de quelque prêtre « constitutionnel », se préparait à monter sur le siège de Toulouse, par la grâce du ministre Combes, malgré la volonté nettement affirmée de Léon XIII.

C'était pure calomnie. Jamais Mgr Fonteneau ne cessa d'être soumis, de cœur et de fait, au Saint-Siège. Et l'image que plusieurs des adversaires politiques de l'archevêque d'Albi auraient prise avec avantage exemple sur la soumission de ce prêtre aux « directions pontificales ».

On se rappelle, d'autre part, comment le favori du gouvernement, Mgr Bourret, et celui du Pape, Mgr Bourret, furent battus en fin de compte, dans cette course au clocher d'une Église métropolitaine, par un candidat de conciliation, Mgr Mathieu, qui occupa depuis lors avec honneur le siège de Saint-Satur. Mgr Bourret survécut à peine deux mois à la déception qu'il en éprouva. A son tour Mgr Fonteneau a paru devant Dieu. Et ces deux morts portent en elles leur enseignement, ayant suivi de si près un duel d'Église dont la vanité scandalisa à juste titre les fidèles et faillit mettre en péril l'harmonie relative des deux pouvoirs.

Mgr Jean-Emile Fonteneau était originaire de Bordeaux, où il naquit le 14 août 1825 et fut ordonné prêtre le 21 décembre 1848, après avoir fait ses études au petit et grand séminaires de cette ville. D'abord vicaire à Saint-Nicolas de Bordeaux, l'abbé Fonteneau devint bientôt secrétaire particulier du cardinal Donnet, qui le nomma un peu plus tard secrétaire général de l'archevêché, et enfin vicaire général du diocèse.

Quelques services rendus à cette époque au gouvernement impérial lui valurent, en 1866, la croix de la Légion d'honneur. Il fut appelé, le 14 novembre 1874, par la grâce du duc Decazes, ministre et président du Conseil général de la Gironde, à l'évêché d'Agen.

Comment Mgr Fonteneau fut transféré, en 1884, à l'archevêché d'Albi, c'est toute une histoire, mais qui peut se résumer en quelques mots. L'évêque d'Agen avait fait environ 800,000 francs de dettes. Cette situation, en même temps qu'elle inspirait au prélat le bien naturel désir de changer de diocèse, rendait son déplacement plus difficile. Il s'agissait de trouver un successeur éventuel, disposé à accepter une aussi lourde succession. Mgr Fonteneau le trouva dans la personne de l'un de ses vicaires généraux, l'abbé Couret-Varin. Sur ces entrefaites tomba gravement malade et mourut, près d'Agen, la mère de M. Fallières, ministre des cultes. L'abbé Couret-Varin, qui avait assisté la mourante, conseilla à Mgr Fonteneau de présider aux obsèques de la défunte. M. Fallières fut extrêmement sensible aux sympathies que lui témoignait en ces douloureuses circonstances l'évêque d'Agen. Peu de temps après, l'archevêché d'Albi devint vacant. M. Fallières le donna (décret du 23 septembre 1884) à Mgr Fonteneau; et l'abbé Couret-Varin fut appelé à l'évêché d'Agen trois mois plus tard.

A Albi, Mgr Fonteneau entretenait les relations les plus cordiales avec les différents préfets qu'il y connut, notamment avec MM. Bourgeois et Lutaud. Ce dernier était devenu préfet de la Haute-Garonne lorsque Mgr Fonteneau posa sa candidature à l'archevêché de Toulouse, et il appuya chaleureusement, ainsi d'ailleurs que le fit M. Bourgeois, cette candidature au profit de M. Combes, ministre des cultes. On sait ce qu'il en advint.

L'Empire avait créé l'abbé Fonteneau chevalier de la Légion d'honneur. La République promut l'archevêque d'Albi au grade d'officier de l'Ordre, par décret du 16 juillet 1889.

Julien de Narfon.

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Albi, 24 mars.

C'est un peu avant minuit que Mgr Fonteneau a succombé, après trois heures d'agonie. Il était entouré de son frère, M. Ernest Fonteneau; de sa sœur, Mlle Elise Fonteneau; de ses belles-sœurs, de son dévoué médecin, le docteur Pailhas; de ses trois vicaires généraux et de M. l'abbé Besset, aumônier de l'hôpital général. A huit heures, M. l'abbé Amal, vicaire général, a lu haute voix la prière des agonisants et exhorta le vénéré pasteur à avoir confiance dans le Pasteur des pasteurs, qui allait lui décerner la récompense réservée au juste. Mais Mgr Fonteneau avait perdu complètement connaissance. Les approches de la mort se manifestaient déjà par la fièvre et la faiblesse extrême du corps. A onze heures trois quarts, Mgr Fonteneau rendait le dernier soupir, après avoir reçu l'absolution suprême de M. le chanoine Besset. La famille se retira aussitôt, laissant aux chanoines présents la douloureuse tâche de procéder aux imposantes cérémonies du pontificat romain. Avant la toilette funèbre, chacun des chanoines a récité, aux pieds du défunt, le verset *A porta inferi*, et l'aspersion d'eau bénite, puis le corps a été placé sur un matelas et a été lavé, selon les prescriptions liturgiques, avec de l'eau chaude parfumée et du vin. M. Ernest Fonteneau, qui assistait à cette triste cérémonie, n'ayant pas cru devoir faire procéder à l'ensevelissement, le prélat a été revêtu des insignes sacerdotaux qu'il portait les jours des grandes solennités. Dans la journée, le corps a été déposé sur un lit de parade dressé dans le grand salon d'honneur de l'archevêché, où des élèves du grand séminaire prient jusqu'à neuf heures, et que présidera Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse.

On annonce l'arrivée de Mgr Rumeau, évêque d'Angers et ancien vicaire général de Mgr Fonteneau à Agen. Son église attend M. N. S. les évêques de Mende, Cahors, Rodez, Montauban, Pamiers et Montpellier. Une invitation a été envoyée au cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, diocèse dont Mgr Fonteneau était originaire. L'éminent prélat n'a pas encore répondu.

Le chapitre métropolitain s'est réuni ce soir, à l'archevêché, et après avoir prié devant la dépouille de son archevêque, il a salué la famille. Les fidèles défilent, nombreux, à l'archevêché; mais, le corps du prélat n'ayant pas été embaumé, la mise en bière n'aura pas lieu.

Les dépêches de condoléances arrivent en grand nombre à l'archevêché. Dans le nombre, j'ai vu celle datée de Rome et apportant trop tard, la bénédiction du Saint-Père avec indulgence plénière.

Les scellés ont été mis sur les meubles des appartements particuliers du défunt dont on n'a trouvé jusqu'ici aucun testament daté d'après 1888. Dans ce document, il n'est pas question des obsèques. Mgr Fonteneau y fait une élogieuse et très touchante profession de foi, pleine d'humilité et de soumission aux desseins de la Providence.

Victor Lespinois.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Armand Colin et C^{ie} : *L'Aigle d'Or*, le nouveau roman de J.-H. Rosny, est l'événement littéraire du jour. Voilà le roman d'aventures réhabilité par l'art. Nouveau et étrange du sujet, imprévu des situations, péripéties dramatiques, tout attire, retient et passionne le lecteur.

Notre Service de Librairie se charge d'envoyer cet ouvrage contre remboursement.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la famille Keularts, 64, rue Jean-Jacques-Rousseau, de A. de B., un bon de poste de 5 francs.

L'EXPLOSION D'ISSY-LES-MOULINEAUX

La commune d'Issy-les-Moulineaux, située dans le district de Vanves, est sous le coup d'une profonde émotion, par suite d'un épouvantable accident qui a causé la mort d'un homme très estimé et chargé de famille et qui, en outre, fait deux victimes dont l'état est très grave.

Cet accident s'est produit, hier, à une heure et demie de l'après-midi, dans les ateliers de scierie mécanique appartenant à M. Robert, situé 15, rue d'Issy.

Les ouvriers étaient à leur travail et la machine distribuant la lince motrice avait été mise en mouvement depuis vingt minutes environ, lorsque, tout à coup, une détonation semblable à celle d'un coup de canon retentit. Des éclats de fonte furent projetés de tous côtés, démolissant les parois du bâtiment, peu important d'ailleurs et légèrement construit, et créant la toiture dont les fragments retombèrent sur les ouvriers adossés.

Deux ouvriers épargnés le sinistre se mirent aussitôt en devoir, le premier moment d'effroi passé, de dégager leurs camarades qui gisaient sous les débris et de secourir ceux qui ne pouvaient se relever en raison de la gravité de leurs blessures.

La nouvelle de la catastrophe se répandit immédiatement dans la commune, tout d'abord par les propriétaires ou locataires d'immeubles voisins qui eurent fort à souffrir et dont les vitres furent presque en totalité brisées.

Le maire, M. Mayer, et son adjoint, les gendarmes de la localité, les pompiers et deux médecins qui se trouvaient près du lieu de l'explosion, s'empressèrent d'opérer eux-mêmes le déblaiement qui offrait de sérieuses difficultés. On craignait, en effet, de faire dégringoler sur les blessés des pièces de bois superposées et offrant une base des plus fragiles.

Enfin, on put retirer les victimes des débris. D'abord, le cadavre du chauffeur Victor Thierry, dont le corps avait été écrasé par la machine. Le malheureux avait été tué sur le coup par un débris de la machine. Il avait une partie du crâne enlevée, des blessures profondes à la poitrine. Thierry était marié et père de trois enfants, âgés de quatre, trois et un ans. Il avait également à sa charge sa belle-mère, âgée de soixante-dix ans.

Guidés par des gémissements, les pompiers dégagèrent deux ouvriers : Raymond Robert, âgé de vingt-cinq ans, habitant rue Aumaire, et François Weiss, marié, sans enfants, demeurant 35, rue Alphonse.

Ces deux infortunés, qui étaient criblés de blessures ont été transportés à l'hôpital Boucicaut.

Quatre ou cinq ouvriers qui avaient reçu des contusions offrant peu de gravité, ont pu rentrer chez eux après avoir reçu, sur place, les soins des médecins.

M. Hocquet, commissaire de police de Vanves, assisté de son secrétaire, M. Haumont, est accouru sur le lieu de la catastrophe et il a immédiatement commencé une enquête pour en découvrir la cause. Peu de temps après, deux ingénieurs des mines sont venus, en même temps que M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police. Ces messieurs ont immédiatement procédé à des vérifications et examiné les débris de la machine.

M. le juge d'instruction Bertulus a, de son côté, recherché, outre que faire pour, et devant incomber la responsabilité de ce sinistre.

M. Laurent a remis, de la part du préfet de police, une somme de cent francs aux familles des victimes.

AU PARQUET

M. le juge Fabre a continué, hier, à examiner les papiers saisis au siège de la Ligue anticléricalle. C'est, au reste, la seule Ligue contre laquelle il lui reste à instruire. Le magistrat pense pouvoir remettre son dossier au Parquet, lundi ou mardi.

M. Le Poittevin a interrogé, hier, Mahé, inculpé d'avoir empoisonné sa maîtresse, la veuve Wyndy, rue du Rendez-Vous. Mahé a tenté d'expliquer l'emploi de son temps et grâce à la malhabilité de son système de dénégations, il n'a fait qu'aggraver son cas.

M. Lemercier a interrogé Roy, l'assassin de Lucie Carrouaillie. Le jeune misérable continue à nier avec un superbe sang-froid. Il affirme qu'il n'avait pas de complice. M. Lemercier semble au contraire avoir établi qu'il n'a pas agi seul et que tout au moins un de ses amis faisait le guet, pendant que Roy frappait sa victime.

ACCIDENTS

Mme Jost, âgée de quarante ans, plumeuse, demeurant rue du Faubourg-Saint-Martin, 243, est accidentellement tombée hier matin du haut d'une fenêtre, située au cinquième étage, donnant sur la rue Chaudron.

Reléguée par des passants, la malheureuse femme a été immédiatement transportée à l'hôpital Saint-Louis, mais elle a rendu le dernier soupir quelques instants après son arrivée.

Hier matin, à huit heures, un ouvrier bardeur, Eugène Gouat, âgé de trente-quatre ans, demeurant rue du Théâtre, à Grenelle, et qui travaillait dans les chantiers des palais, aux Champs-Élysées, est tombé d'une assez grande hauteur et s'est grièvement blessé.

A l'hôpital de la Charité, où il a été conduit, on a déclaré que son état était des plus alarmants.

Le procureur de la République ayant été informé que des commerçants faisaient au mois, dans divers quartiers de Paris, des boutiques dans lesquelles ils organisaient des ventes à la criée de marchandises neuves, vient d'adresser à tous les commissaires de police une circulaire leur prescrivant de dresser contravention contre lesdits commerçants.

Les contraventions seront poursuivies, en vertu des dispositions de la loi du 25 juin 1841, qui interdit les ventes à cri public avec l'assistance d'officiers ministériels, et fait exception que pour les ventes prescrites par la loi, faite par autorité de justice, après décès, faillite, cessation de commerce

ou tous autres cas de nécessité dont l'appréciation doit être soumise au tribunal de commerce. Les ventes de comestibles et objets de mercerie sont, seules, exceptées de cette interdiction.

Les pénalités qui punissent les contraventions à la loi de 1841 sont la confiscation de la marchandise mise en vente et une amende de 50 à 3,000 francs.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un feu de cheminée qui s'était déclaré, hier matin, à dix heures, au palais du Luxembourg a été assez rapidement éteint par les pompiers. Les dégâts sont de peu d'importance.

J. de P.

LA SOMATOSE

Il a souvent été dit que la Somatose était considérée aujourd'hui comme le meilleur des remèdes, le seul convalescent, à tous les âges, à tous les estomacs, à tous les tempéraments.

La preuve la plus convaincante vient d'en être donnée car, lors de la dernière opération subie par S. S. Léon XIII, c'est avec la Somatose que les docteurs Laponi et Mazzoni ont entretenu les forces de l'illustre malade.

Gazette des Tribunaux

COUR DE CASSATION : La requête de M^{me} Dreyfus. L'arrêt. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

La Cour de cassation, toutes Chambres réunies, sous la présidence de M. Mazeau, a examiné hier, quant au fond, la requête présentée par M^{me} Mornard, au nom de M^{me} Dreyfus, en récusation des conseillers Crépon, Petit et Lepelletier.

A midi précis, devant un public d'avocats renforcés de touristes venus pour contempler les décorations de mauvais goût suspendues qui ornent la Chambre criminelle, M. Ballot-Beaupré donna lecture de son rapport.

D'une voix nette, forte, en soulignant d'un geste bref les mots sur lesquels doit se fixer l'attention de ses collègues, le rapporteur donne d'abord le texte — déjà lu à la précédente audience — de la requête de M^{me} Dreyfus et ensuite les réponses formulées par les trois conseillers dont on sollicite la récusation.

Dans cette réponse, MM. Crépon, Petit et Lepelletier s'efforcent de démontrer qu'aucun des cas spécifiés dans les articles de loi invoqués par M^{me} Mornard ne peut s'appliquer aux membres de la Commission de révision des procès criminels.

En l'espèce, disent-ils, la Chambre criminelle a jugé qu'il y avait lieu d'ordonner une enquête sur le fond; elle a procédé à cette enquête; le rapporteur avait fait connaître son opinion tendant à ce que l'innocence de Dreyfus fût immédiatement proclamée; cependant, rapporteur et membres de la Chambre ne songent pas à se récuser; personne ne les recuse, parce qu'ils sont autorisés à siéger par les règles qui dominent la juridiction des Chambres réunies.

Pourquoi donc en serait-il différemment en ce qui concerne les membres de la Commission de révision, alors surtout qu'ils n'ont connu qu'une fraction de l'affaire, et que celle-ci se présente renouvelée par une seconde et considérable instruction?

Un passage de ce document a été remarqué d'une façon toute spéciale : c'est celui dans lequel les trois conseillers rappellent qu'ils n'ont pas connu de l'affaire Dreyfus, comme juges ou comme arbitres.

Nous avons simplement, ajoutent-ils, émis un avis sur le point de savoir si, en l'état, il y avait lieu de saisir la Chambre criminelle de la demande en révision, avis qu'on était maître de retirer, qu'on n'a pas suivi, ce qui prouve bien qu'il ne tranchait rien.

En l'état : est-ce que l'état de l'affaire est le même après cette énorme enquête à laquelle on s'est livré, et qui a fourni des documents en tel nombre et d'une telle importance, que la première instruction disparaît en quelque sorte pour faire apparaître une instruction, une affaire nouvelle?

Après cet exposé, M. Ballot-Beaupré reprend, un à un, les arguments juridiques contradictoires développés par l'avocat de M^{me} Dreyfus et par MM. Crépon, Petit et Lepelletier.

La solution qui interviendra, déclare le rapporteur, ne sera pas particulière à l'affaire Dreyfus. C'est un arrêt de principe que la Cour de cassation est appelée à rendre, et qui concerne toutes les affaires de révision sur lesquelles les Chambres réunies seront appelées à statuer conformément aux prescriptions de la loi récente.

La requête se retranche derrière les termes du paragraphe 8 de l'article 378 du Code de procédure civile, énumérant divers cas de récusation et ainsi conçu :

Le magistrat est récusable « s'il a donné conseil, plaidé ou écrit sur le différend; s'il en a précédemment connu comme juge ou comme arbitre ».

D'autre part, elle insiste sur ce fait qu'aux termes de la loi du 8 juin 1895 (art. 444, in fine), la Cour d'instruction criminelle, les magistrats ne peuvent faire partie de la fois de la Commission de révision chargée d'émettre un premier avis sur la demande de révision et de la juridiction chargée de dire le droit définitivement sur cette demande.

En ce qui concerne l'article 378, on peut répondre :

On n'est récusé pour avoir « donné un avis aux parties, plaidé ou écrit sur l'affaire », que lorsqu'on a agi, avant d'être magistrat, comme avocat ou comme avocat « ou encore, étant magistrat, comme « homme privé ».

Le magistrat n'est pas récusable quand il a donné, en vertu du devoir de sa charge, un avis qu'il n'était pas libre de refuser.

Il est récusable aussi quand il a, comme juge ou comme arbitre, connu du différend.

Ce principe a reçu des solutions qui, a priori, semblent contradictoires. C'est ainsi qu'on a décidé que le juge qui a fait partie d'un Tribunal rendant un jugement interlocutoire, provisoire, tranchant même plusieurs points, peut participer au deuxième jugement statuant sur le fond; qu'il peut connaître de l'opposition faite à un jugement rendu par défaut et auquel il a pris part.

Mais il a été décidé, par contre, que le juge qui a connu d'une affaire en première instance ne peut en connaître en appel, ou, s'il en a connu en appel, ne peut statuer sur le pourvoi en cassation. Il est alors récusable.

En somme, l'idée générale, c'est que l'impartialité du magistrat est légalement présumée quand il a pris part comme juge, faisant partie d'un même Tribunal, aux diverses solutions que comportent parfois les phases successives d'une affaire.

Bref, si MM. Petit, Crépon et Lepelletier ont siégé à la Commission consultative, c'est comme conseillers à la Cour de cassation, en vertu d'une délégation expresse. Pour les exclure maintenant de la juridiction du jugement, il faudrait une disposition spéciale qui dérogerait au droit commun, qui n'existe pas.

Passons à l'article 444. Implicite est-il l'exclusion des membres de la Commission consultative? On chercherait vainement un texte formel pour répondre par l'affirmative.

M. Demôle avait constaté cette lacune, quand il présentait au Sénat son amendement tendant à cette exclusion. Mais l'amendement a été repoussé.

A la vérité, M. Guérin, président de la Commission, a exprimé l'opinion que ces magistrats devaient s'abstenir de siéger, et le président du Conseil s'est associé à la « réponse » de la Commission.

Ce sont là des opinions considérables, sans doute. Elles n'ont pas la valeur d'un texte de loi.

Il s'agit donc d'interpréter les textes actuels d'après les règles ordinaires du droit commun.

Vous verrez, dit en terminant le rapporteur, que cette interprétation ne doit pas vous conduire à rejeter la requête.

Au cours de l'audience de lundi, M. le procureur général Manau avait fait présenter que ses conclusions, tendant à l'admissibilité, dans la forme, de la requête de M^{me} Dreyfus, n'étaient que le prélude des conclusions analogues qu'il comptait présenter, lors de l'examen au fond.

Hier, M. Manau a documenté son réquisitoire d'un « papier » inédit. C'est l'avis de la Commission même dont l'avis avait été émis par MM. Crépon, Petit et Lepelletier, à la suite de la requête de M^{me} Dreyfus, au mois de septembre 1898. Reproduisons-le textuellement :

23 septembre 1898.

Vu la requête de la dame Dreyfus en date du 3 septembre 1898;

Vu l'enquête à laquelle il a été procédé par le commandant du Paty de Clam, officier de police judiciaire chargé de l'enquête;

Vu l'information à laquelle il a été procédé contre le même, par le commandant d'Ormescheville;

Vu le procès-verbal des débats et le jugement du 1^{er} Conseil de guerre siégeant à Paris, en date du 22 décembre 1894;

Vu la procédure suivie contre le commandant Esterhazy, en novembre-décembre 1897 et janvier 1898;

Vu les deux pièces saisies par M. le juge d'instruction Bertulus et placées sous les cotés 4 et 5 du scellé n° 1 de la procédure d'information suivie contre Walsin-Esterhazy et la fille Pay;

Vu l'interrogatoire du lieutenant-colonel Henry, auquel il a été procédé, le 30 août 1898, par M. Cavaignac, ministre de guerre;

Vu les articles 443 et 444 du Code d'instruction criminelle;

Attendu que l'article 443 susvisé exige, pour que la révision puisse avoir lieu, qu'à la condamnation un fait vienne à se produire ou à se révéler, ou que des pièces inconnues lors des débats soient représentées, de nature à établir l'innocence du condamné;

Attendu que des documents produits à la Commission il ne résulte aucun fait nouveau, et qu'il n'est représenté aucune pièce qui soit de nature à établir l'innocence de Dreyfus;

Que ce fait ne peut se voir dans la fabrication d'une pièce fautive par le colonel Henry, d'abord parce que cette pièce, postérieure de date à la décision du Conseil de guerre, ne peut avoir influé sur cette décision;

Ensuite, parce que le commandant Henry est resté étranger à la détermination de poursuivre Dreyfus, et qu'il résulte de la procédure que son rôle y a été insignifiant;

Qu'il ne peut se trouver non plus, ni dans les divergences d'appréciation d'écriture, soit dans les divergences d'écriture, soit dans les divergences de personnalité quelconques, ces divergences, en matière conjecturale, ne pouvant être sérieusement invoquées comme constituant le fait nouveau, de nature à établir l'innocence du condamné; ni dans les pièces saisies alors qu'aucune de ces pièces ne peut démontrer que la condamnation qu'a frappé Dreyfus est le résultat d'une erreur.

Par ces motifs,

La Commission n'est pas d'avis qu'il y ait lieu à révision.

En ce qui concerne la requête à l'examen de laquelle on procède actuellement, M. Manau conclut à la récusation des conseillers.

En terminant son réquisitoire, le procureur général commet une certaine confusion entre la Commission du Sénat et la Commission consultative, ce qui lui vaut une interruption de la part de M. Ballot-Beaupré et les sourires de quelques assistants tout heureux de prendre un magistrat au piège.

Après deux heures de délibération, la Cour a rendu l'arrêt suivant :

Attendu qu'aux termes de l'article 445 du Code d'instruction criminelle, modifié par la loi du 1^{er} mars 1899, la Chambre criminelle, saisie d'une demande en révision, peut, lors que l'affaire n'est pas en état, procéder à toutes enquêtes sur le fond, mais qu'après la fin de l'instruction il est « statué par les Chambres réunies » de la Cour de cassation;

Attendu qu'en principe l'attribution de juridiction aux Chambres réunies implique virtuellement pour tous les membres des trois Chambres le droit de siéger sans qu'il soit permis d'invoquer l'article 378, paragraphe 8, du Code de procédure, à l'effet de récuser ceux qui, en leur qualité même de magistrats à la Cour de cassation et dans l'accomplissement d'un devoir de leur charge, auraient précédemment connu du différend;

Attendu qu'en matière de révision, l'article 444 du Code d'instruction criminelle n'apporte aucune dérogation à ce principe;

Qu'il se borne à dire que, dans le quatrième des cas prévus par l'article 443, « le droit de demander la révision appartient au ministre de la justice seul, qui statuera après avoir pris l'avis d'une Commission composée des directeurs de son ministère et de trois magistrats de la Cour de cassation, annuellement désignés par elle et pris en dehors de la Chambre criminelle »;

Attendu que, s'il ressort de ce texte que les conseillers désignés pour faire partie de la Commission ne peuvent, quand la Chambre criminelle reste saisie, concourir aux décisions rendues par elle, puisqu'ils doivent être pris en dehors d'elle, on ne saurait en conclure, à défaut de disposition plus précise, qu'une fois l'instruction terminée, quand il s'agit d'en apprécier les résultats jusqu'alors connus, il leur soit interdit de siéger à l'assemblée générale avec les Chambres civiles dans lesquelles ils exercent leurs fonctions;

Attendu d'ailleurs que, lors de la discussion de la loi du 1^{er} mars 1899, un amendement qui avait expressément pour objet de demander la révision appartenait au ministre de la justice seul, qui statuait après avoir pris l'avis d'une Commission composée des directeurs de son ministère et de trois magistrats de la Cour de cassation, annuellement désignés par elle et pris en dehors de la Chambre criminelle;

Attendu, en conséquence, que la récusation proposée contre les conseillers Petit, Lepelletier et Crépon, comme membres de la Commission qui, le 23 septembre 1898, a émis un avis sur la demande en révision du procès Dreyfus n'est pas fondée;

Par ces motifs,

Condamne la dame Dreyfus à toutes les dépens de l'instance, y compris les honoraires de l'avocat et de l'avocat auxiliaire, et aux dépens.

Et voilà liquidé un incident de plus!

En vérité, ce pauvre commandant Esterhazy n'a pas de chance!

Il n'était pas encore sorti des griffes de son cousin Christian qui va le poursuivre en Cour d'assises pour diffamation. Voici maintenant qu'il reçoit du

papier timbré de la part du chef de la famille, du nom et des armes d'Esterhazy, lequel lui enjoint : « 1^{er} de ne plus se servir du nom seul d'Esterhazy sans le faire précéder du nom de Walsin; 2^o de ne prendre désormais en aucune occasion le titre de comte ni de porter les armes de la famille Esterhazy. » Quelle aventure!

Dans sa requête, S. A. Nicolas-Paul-Antoine-Marie prince d'Esterhazy, baron de Galantha, comte de Frackna, comte princier d'Edelstettin, etc., etc., expose :

Qu'il a le droit et le devoir de veiller à ce que ce nom patrimonial, ces titres et les armoiries — qui consistent pour la famille en une véritable propriété — ne soient pas usurpés par des étrangers et soient portés par ceux-là seuls qui en ont le droit;

Qu'il a le droit et le devoir de veiller à ce que ce nom patrimonial, ces titres et les armoiries — qui consistent pour la famille en une véritable propriété — ne soient pas usurpés par des étrangers et soient portés par ceux-là seuls qui en ont le droit;

Qu'il appartient aux Tribunaux d'enjoindre à ces tiers de porter leur nom dans son intégralité, et de leur défendre d'user de titres et d'armes qui ne leur appartiennent pas.

Suit toute une généalogie.

La requête se termine par ces mots du prince Esterhazy : que « des événements récents et retentissants » ne lui permettent pas de tolérer plus longtemps l'usurpation de son nom.

L'affaire viendra très prochainement devant la 1^{re} Chambre du Tribunal. M. Félix Decori représentera le prince, et M. Herbin plaidera pour le commandant Walsin-Esterhazy.

Le Tribunal de Toulouse vient de rendre son jugement dans le procès de la succession Gibiel, dont nous avons parlé ces jours derniers.

Conformément aux conclusions de M^{me} Waldeck-Rousseau, il a mis fin au séquestre et débouté les héritiers naturels de leur demande.

George Grippon.

AVIS DIVERS

DENTS et

moindre du minerai contenu dans la mine étant indiquée par le plan d'essai, il suffit d'en dévaler les frais d'exploitation pour avoir le profit net à espérer.

Théoriquement, rien ne semble donc plus facile que d'estimer exactement la valeur d'une action de mine d'or du Witwatersrand. Mais, dans la pratique, nous démontrons demain que tous les calculs établis à cet égard sont forcément au-dessus de la réalité, et qu'ils se modifient sans cesse au profit des mines.

Henry Dupont.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 24 Mars

Explosion d'une poudrière

LONDRES. — On télégraphie de New-York au *Morning Post* : Une explosion a eu lieu dans une poudrière à Pennsylvanie (New-Jersey). Trois ouvriers ont été tués, il y a une centaine de blessés. Cent maisons ont été détruites.

Voyage ministériel

DUNKERQUE. — M. Lockroy ministre de la marine, M. Guillaumin, ministre des colonies, M. de Freycinet, ministre de la guerre, et M. Krantz, ministre des travaux publics, sont attendus à Dunkerque très prochainement et arriveront probablement au courant de la semaine suivante.

Le ministre de la marine vient inspecter les travaux de défense qui ont été renforcés. Ses collègues de la guerre et des travaux publics ont une mission purement pacifique et doivent se rendre compte, sur place, de la nécessité qui impose à leur attention, la question du déplacement des remparts et de l'extension des darses.

Dunkerque qui, au point de vue du mouvement des marchandises, est le troisième port de France, est en progrès constants et au moment des grands arrivages de laines, les quais suffisent à peine.

D'autre part, la ville étouffe littéralement dans son enceinte, et l'extension doit elle bénéficier de la prospérité des communes suburbaines sur lesquelles se déverse le trop-plein de la population.

M. Guillaumin, qui accompagne ses collègues et qui représente Dunkerque à la Chambre, leur fera assurément valoir le bien fondé des vœux de ses électeurs.

CHERBOURG. — L'avis de la *Mouette*, destiné à la station de Constantinople, a été préparé pour Le Havre où il doit être complètement transformé.

Après cette transformation, la *Mouette* ressemblera plutôt à un yacht qu'à un navire de guerre.

Avion touristique

FONTAINEBLEAU. — Barbizon, le charmant séjour si goûté des peintres et des touristes admirateurs de la forêt de Fontainebleau, va posséder un tramway à vapeur qui le reliera à Melun. L'inauguration de cette voie ferrée aura lieu dimanche et, dès le lendemain lundi, commencera le service public des voyageurs.

L'état de navigabilité de la Loire d'Angers à Nantes

ANGERS. — On sait que les sondages opérés en Loire ont établi nettement la possibilité de rendre la Loire navigable entre Angers et Nantes. En attendant, la Loire, qui était au plein il y a trois semaines, commence déjà, par suite des derniers jours de sécheresse, à découvrir ses grèves.

Or, les nombreux bateaux chargés en prévision du maintien du niveau du fleuve sur lequel on devait compter en cette saison, restent en panne et sont obligés de décharger leurs cargaisons pour les transporter en wagons. C'est lamentable et il est à souhaiter que, passant de la théorie à la pratique, on exécute sans délai les travaux nécessaires pour rendre la Loire navigable pendant toute l'année entre Angers et Nantes.

Le monument Leprieux sera élevé à Angers, dans la cour du Musée.

Le monument de Pierre Dupont

LYON. — L'inauguration du monument Pierre Dupont est définitivement fixée au 30 avril prochain. De grandes fêtes auront lieu, dans la seconde ville de France, à l'occasion de cette inauguration.

Le « Caveau Lyonnais », qui a pris la plus grande part dans le projet de faire élever un monument à la mémoire du grand chansonnier, organise, pour le 29 avril, la veille de l'inauguration, une soirée de gala, qui sera donnée au Grand-Théâtre, avec les concours de nos meilleurs artistes parisiens.

Le Caveau Lyonnais avait ouvert un concours avec prix pour la meilleure ode à la mémoire de Pierre Dupont. Aujourd'hui le concours est clos. Voici la liste des membres du jury chargés de juger la meilleure production, qui sera dite le jour de l'inauguration par un artiste la Comédie-Française : MM. François Coppée et Jules Claretie, de l'Académie française ; Armand Silvestre, Ernest Chéroux, Georges Montorgueil, Edmond Thiaudière, Boudouresque, de l'Opéra.

Les incendies de forêts

LA ROCHELLE. — Dans le canton de Saint-Genis de Saintonge, le feu a encore détruit 150 hectares de bois appartenant à plusieurs propriétaires. Une enquête n'a pu déterminer les causes de cet incendie.

BORDEAUX. — Un violent incendie de forêt a détruit 4,000 hectares de pins dans la région du lac Lacanau. Les dégâts sont évalués à plus de 300,000 francs.

Le garde général des forêts, voyant que les 600 habitants de la commune, venus spontanément pour prêter leur concours, étaient menacés et dans l'impossibilité de maîtriser le feu, demanda un envoi de troupes de Bordeaux. 120 hommes du 144^e de ligne furent transportés près du lieu de l'incendie par train spécial.

L'incendie a pu être circonscrit, et dans la soirée les troupes sont rentrées à Bordeaux. On dit que l'incendie a été volontairement allumé par un berger.

Congrès des Sociétés savantes

TOULOUSE. — Ce Congrès, qui se tenait tous les ans à la Sorbonne, doit avoir lieu désormais en province. Toulouse a été désignée pour cette année. Il s'ouvrira le mardi 4 avril, dans l'hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure. De nombreux savants y prendront part, les membres inscrits dépasseront, dit-on, le cent. La séance solennelle sera présidée par M. L. de la Roche, ministre de l'Instruction publique, on pense qu'elle aura lieu au Capitole.

Nous remarquons au nombre des présidents de section : MM. Gaston Paris et Gréard, de l'Académie française, et de nombreuses notabilités scientifiques.

Le Congrès durera quatre jours.

MARSEILLE. — Le *Djemnah*, des Messageries maritimes, part demain pour Madagascar et La Réunion.

Une troupe d'artistes, composée de trente personnes, se rend à Maurice et La Réunion.

Une violente bourrasque s'est levée sur notre golfe depuis ce matin. Le vent souffle du Nord-Ouest et la mer est démontée. La *Ville-de-la-Ciotat*, venant de Nîmes et Sydney a dû entrer en relâche à l'estaque pour attendre une accalmie.

Aix.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Beaucoup de bruit pour rien*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, d'après Shakespeare, poème de M. Edouard Blau, musique de M. Paul Puget.

La pièce de Shakespeare, d'où MM. Edouard Blau et Paul Puget ont tiré l'ouvrage qui a été représenté hier à l'Opéra-Comique, se prêtait moins facilement que d'autres à une adaptation lyrique.

En voici la raison.

Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, faisaient de la nouvelle assez banale de Baudouin : *Comment Timbre de Cardone devint amoureux de Messine de Fénice Leonati* l'une de ses plus curieuses, de ses plus originales, de ses plus étonnantes comédies, transformant, magnifiant par un extraordinaire trait de génie la fable italienne, le grand Will entreprit de nous montrer l'envers de la vie, de nous ouvrir une porte sur le mystère des êtres et des choses. Tout, en notre pauvre existence quotidienne, n'est que contradiction, surprise, incertitude, et l'abîme se creuse profond qui sépare l'apparence de la réalité. Voilà, par exemple, Bénédicte et Béatrice qui, dans le désaccord tumultueux de leurs deux jeunesse, semblent d'irréconciliables ennemis. Ils n'ont l'un pour l'autre, du commencement à la fin de l'œuvre, que paroles moqueuses, violentes et amères. Ils s'aiment cependant sans le savoir et, pour le leur apprendre, pour les réunir, il faut que le prince don Pedro d'Aragon dissimule son exquise bonté divinatrice sous la ruse et se serve d'un moyen qui est une tromperie. Au contraire, fiancés dès les premières scènes, grâce à l'une des tendres supercheries habituelles du doux roi, Héro et Claudio, en l'harmonie heureuse de leurs deux adolescences, se témoignent une ardente adoration que va détruire par un mensonge abominable le propre frère du prince, don Juan, manière d'Iago, dont l'infamie, opposée à la noblesse d'âme de don Pedro, déroute absolument la prévision. Ce mensonge, d'ailleurs, est commis de telle façon qu'il est impossible de n'y pas croire. Aussi les hommes sensés et graves, et le roi lui-même, la justice personnifiée, en sont-ils dupes jusqu'à la minute où, par un jeu de supériorité et stupéfiante ironie, le poète confie à d'honnêtes imbéciles, à de prodigieuses brutes, incapables de comprendre quoi que ce soit aux événements, le soin de révéler la vérité. Le drame des cours n'était qu'une farce du destin et c'est dans un bal, en des rires et des danses, que les quatre principaux acteurs de cette fausse tragédie, mystifiés encore au seuil du double mariage inattendu, jettent leurs masques et laissent le dernier mot aux fûtes joyeuses et charmantes de la fantaisie et du rêve.

La subtilité exquise de ce sujet convient-elle à l'art des sons qui, déjà vague par essence, exige, au théâtre, une action nettement déterminée, des caractères dessinés en précision et en clarté ? Seul, un Shakespeare musicien, un compositeur possédant toute la musique et tout le charme, toute la gaieté et toute la mélancolie, toute la force et toute la délicatesse, toute l'invention et toute la poésie, ayant au fond de soi l'humanité totale enfin, pourrait la traduire en des chants et des symphonies, et — rappelons-le — si dévot shakespearien qu'il fut, notre grand Berlioz resta, dans la partition de *Bénédicte et Béatrice*, adoussé de sa tâche. Le librettiste de *Beaucoup de bruit pour rien* a senti le danger et voici, au plus bref, ce qu'il a fait de l'admirable et redoutable chef-d'œuvre.

C'est fête au palais de Léonato, le gouverneur de Messine. On reçoit le roi don Pedro d'Aragon, et deux enfants enlucés, Héro et Béatrice, la fille et la nièce de son père, lui souhaitent la bienvenue en lui offrant des fleurs. Elles ont même langage, même grâce, même maintien — même âme, semble-t-il — et la petite qu'elle que claque entre Bénédicte et Béatrice à propos d'une rose donnée à Claudio par Héro signifie d'autant moins que Léonato, immédiatement, nous prie de n'y voir qu'une dispute d'amoureux. Le Roi ramène avec lui de la guerre un vainqueur : Claudio, et un vaincu : don Juan, son frère, à qui il a pardonné une révolte inutile. Naturellement, le vaincu exerce le vainqueur. Un mariage se prépare qu'il empêchera, en une basse vengeance. Boracchio, un de ses hommes, s'introduit chaque soir dans l'appartement d'Héro pour y retrouver une suivante. Qu'il paraisse au balcon, la nuit, avec sa belle, et la méprise sera facile. A l'heure douce du crépuscule, un souffle de tendresse passe en le jardin charmant où la malice de don Pedro triomphe des puériles hésitations de Bénédicte et de Béatrice, où Héro et Claudio, au bras l'un de l'autre, se promettent éternelle fidélité et se séparent en se jetant un adieu passionné. Et quelques minutes plus tard, le crime est commis. Don Juan montre au Roi et à Claudio la fausse Héro et son faux amant, et le jour des noces, dans la cathédrale illuminée et heureuse, le fiancé, approuvé par don Pedro, refuse de prendre pour femme l'innocente qui, sous la monstruosité de l'accusation, tombe inanimée et que l'on recouvre aussitôt du voile des mortes. Mais, aux remparts de la ville, en un corps de garde où il est venu se griser, Boracchio se dénonce, et dans l'église, devant le peuple assemblé pour les funérailles, stupéfait d'un tel miracle, Héro ressuscite, se lève, saisit la main de Claudio et monte à l'autel où le prêtre béni deux couples à la fois, car Béatrice et Bénédicte sont là, impatientes, mieux accordés que jamais.

Construit de la sorte, la pièce était sans grands périls pour le musicien et le poète, car elle se prêtait à l'adaptation lyrique, et c'est ce qu'il faut retenir. Mais l'excès de précautions est ici un défaut. Trop subtils ou non, les traits essentiels du chef-d'œuvre sont dans le contraste produit par l'opposition des idées et des personnages. L'action extérieure ne signifie rien si elle n'est contre-dite, comme le poète l'a voulu, par l'action intérieure, et dès que cesse cette espèce d'équilibre dramatique, tout s'écroule et le charme s'évanouit. A force de simplifier, on n'a gardé que des faits, par eux-mêmes assez ordinaires, modifiant, supprimant des caractères d'importance capitale, et l'on a mis le compositeur en un état de sécurité relative,

agréable sans doute, et où, cependant, il pouvait difficilement donner libre carrière à son imagination.

M. Paul Puget a remporté le prix de Rome il y a vingt-six ans. Si j'ai bonne mémoire, il n'a eu, jusqu'à présent, que deux très menus ouvrages exécutés : *Ulysse et les Sirenes*, une courte scène lyrique, à la Société chorale Guilloit de Sainbris, et *le Signal*, un petit acte, à l'Opéra-Comique. *Beaucoup de bruit pour rien* est donc sa première partition qui compte réellement, son véritable début, et ce début, je m'empresse de le dire, est honorable. Elevé à l'école de Victor Massé — on s'en aperçoit, — troublé par Richard Wagner — c'est évident, — M. Puget a eu la préoccupation d'écrire une œuvre qui, sans être « vieux jeu », fût carrément, nettement un opéra. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, car j'apprécie par-dessus tout la franchise, la conviction, le mépris de la mode et du qu'en-dira-t-on. Négligent le leit-motiv, il s'est appliqué à développer mélodiquement certains passages de cet opéra, cela avec quelques longueurs, et s'est ingénié, en d'autres endroits, à animer son orchestre à l'aide de dessins divers dont l'enchevêtrement nuit un peu à la parole. Deux thèmes, exposés dans le prélude et instrumentés à la façon excellente, sont rappelés à trois ou quatre reprises. Le premier, heurté, brutal, clamé par les cuivres, symbolise le mensonge de don Juan et son allure tapageuse ne s'explique guère. Le second, ample et calme phrase, convient très bien au serment de Claudio. La gaieté, l'ironie s'élançant envolées du libretto, il était difficile au compositeur d'en emplir sa musique. Cependant la scène de la supercherie dans le jardin, pour ne parler que de celle-là, exigeait une grande légèreté. Traité presque sérieusement, elle devient incompréhensible. C'est dans les parties de grâce élégiaque, de douceur amoureuse que je préfère M. Paul Puget, dont le tempérament original ne se manifeste pas encore, mais dont on peut louer au moins le sentiment poétique, l'art assez fin des grisailles.

Les décors et les costumes sont d'une extrême richesse, d'un goût parfait, la « plantation » de la cathédrale est une merveille et il n'y a que des compliments à adresser à l'orchestre, dirigé de manière ferme et souple à la fois par M. André Messager. En revanche, les chœurs manquent de précision. Le rôle du Roi, enveloppé de la fantaisie, de l'humanité shakespearienne, eût été l'un des meilleurs de M. Fugère. Inutile de dire que, malgré tout, il est supérieurement composé. M. Léon Beyle, ténor, donne de chaleureux élan au jeune Claudio, et M. Gaston Beyle, baryton, prête son hésitation au vieux Léonato. Héro, c'est Mlle Mastio, une ancienne pensionnaire du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, dont la voix charmante, délicate et des mieux conduites, le jeu simple et sûr ont été justement remarqués, et Béatrice, c'est Mlle Telma qui chante non sans quelque excès de rudesse. Les autres rôles sont bien tenus par MM. Isnardon, Clément, Carbone, un vivant Boracchio, Gresse et Mme Delhelly.

Alfred Brunéau.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite du roman de M. Michel Corday : NOTRE MASQUE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir : A 8 h. 3/4, au théâtre Sarah-Bernhardt (place du Châtelet), la *Samaritaine*, évangile en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand, musique de M. Gabriel Pierné.

Photine : Mlle Sarah Bernhardt
Jéhu : M. Brémont
Le centurion : M. Laroche
Un Samaritain : Chamery
Pierre : Lugnet
Azor : Deneubourg
Un marchand : Lacroix
Le prêtre : Ripert
Un Samaritain : Teste
Jean : André Gressy
L'homme : Max Barbier
Les Samaritains : Mmes Scheler, Jean Dora, Charpenel

Les femmes : Mmes Saryia, Boulanger, Marguerite Labady, Berthilde, Canti, Marie Royer, Octave, O. Redzé

Les trois ombres : MM. Laroche, Teste et Jahan. Demain, dimanche, à 2 heures, première matinée de la *Samaritaine*.

A 9 heures, au théâtre Cluny, première représentation de *A qui le Cateçon* ? vaudeville en trois actes, de M. Paul Ferrier.

Distribution :
Carniquel : MM. Hamilton
Méril : Dorgat
Lespinos : Rouvière
Tante Zinia : Mmes A. Cuiet
Caroline : L. Cardin
Octave : Jean Yvon
Les autres rôles par MM. Prévost, Gaillard, Belval, Gravier, Arnould, Mallet, Lefèvre, et Mmes Paulette Mouton et H. Foucher.

Suivi du *Monsieur de chez Maxim*, fantaisie-revue en un acte, de M. Alfred Delilah.

Distribution :
Malmont : MM. Rouvière
Le général : Dorgat
Marie Avoine : Hamilton
Un monsieur, Labosse : Prévost
Mlle Crevette : Mmes Emma George
Une dame, une étudiante : Jane Yvon
Victor : L. Cardin
Les autres rôles par MM. Gaillard, Belval, Gravier, Arnould, Mallet, Lefèvre et Mmes Foucher, Bernier, Riba, Suzanne, Dornat.

A la Comédie-Française on répète, au foyer, le *Demi-Monde* et, sur le théâtre, le *Tormentor* de M. Donnay.

L'engagement de Mlle Darlaud, qui doit débiter dans *Mme de Saint*, ne part que du 1^{er} avril, et elle arrivera pour répéter après la fermeture des jours de Pâques.

M. Leloir a accepté de jouer le rôle de Richard, et a cédé le marquis de Tonnerre à M. Langier.

M. Duflot répète à la fois dans la pièce de M. Donnay et dans la pièce d'Alexandre Dumas.

Aujourd'hui, à l'Odéon, à 5 heures, les *Humoristes* ; causerie de M. Henry Fouquier.

L'Odéon donnera la *Passion*, le drame sacré de Ed. Haraucoirt, le jeudi saint en matinée et en soirée, et le vendredi saint, en soirée.

Le théâtre du Palais-Royal annonce pour mardi prochain 28 mars la première représentation d'*Un Fil à la patte*, l'amusante pièce de M. Georges Feydeau.

A la Renaissance, demain dimanche, en matinée, *l'Enfant prodigue*, précédé de : *le Bouffe* et *la Tailleuse*.

Demain dimanche, en matinée et en soirée, deux dernières représentations, au théâtre de l'Ambigu, du drame de M. Jules de Marthold : *le Couplable*.

De Lille :

« Les Romanesques », d'Edmond Rostand, viennent d'être joués ici dans des conditions particulièrement brillantes. Ce sont les élèves de rhétorique du lycée de Lille, hautement stylés par leurs professeurs, MM. Berret et Prat, qui ont donné devant une assistance choisie, à l'occasion de la fête annuelle de notre établissement universitaire, une représentation de cette pièce exquise. La société lilloise qui se pressait à cette matinée a fait fête à une jeunesse interprète, qui se sont tirés avec aisance de la lourde tâche qu'ils avaient assumée. La musique de scène, très délicate et très fine, ainsi qu'il convenait au sujet, avait été arrangée par le distingué maître lillois Oscar Petit.

De notre correspondant de Londres :

« Le Robespierre de M. V. Sardou, qui sera donné aux lycées le 15 avril, comporte cinquante-trois rôles, plus une figuration considérable, et est divisé en cinq actes et sept tableaux. On pousse activement les répétitions, car il n'y a plus guère que trois semaines pour tout mettre au point, et il faut compter sur l'intermittence qui produira les vacances de Pâques, si courtes qu'elles soient.

M. Sardou sera probablement étonné d'apprendre que, il y a quelques jours, on a joué, au théâtre de Saint-Leonard, un *Robespierre* dont l'auteur est M. Charles Cartwright, un auteur de mélodrames très connu à Londres. M. Cartwright, paraît-il, a écrit *Robespierre* il y a deux ans, et c'est pour éviter toute accusation de plagiat qu'il a pris les devants et fait représenter sa pièce à Saint-Leonard.

De Naples :

« La première représentation d'*Iris*, le nouveau ouvrage de M. Mascagni, a eu lieu hier, au théâtre San-Carlo, avec un succès triomphal.

« L'ouvrage est jugé de premier ordre pour l'inspiration, et magistral pour la composition instrumentale et les recherches harmoniques. Il marque une notable évolution pour Mascagni et dans l'art lyrique italien.

De Vienne :

« Le directeur de l'Opéra de la Cour fait l'impossible pour retenir M. Hans Richter comme chef d'orchestre.

« On sait que le célèbre capellmeister, alléguant de son traité de composition, a donné sa démission, avec l'intention de prendre un engagement en Angleterre, qui lui permettrait d'organiser des tournées musicales.

M. Malher, le directeur de l'Opéra, vient d'offrir à M. Hans Richter une augmentation de traitement de cinq mille florins par an. Mais Richter a refusé cette augmentation et le traitement du chef d'orchestre de l'Opéra supérieur de mille florins à celui du directeur de l'Opéra.

« Et M. Richter refuse toujours !

« On ne désespère pourtant pas de le faire revenir sur sa décision. Le baron de Plappart, directeur général de l'Opéra, a proposé à M. Richter une prolongation de son congé annuel. On espère que cette offre comblera les desiderata de M. Richter.

C'est égal, il faut croire que M. Richter est le *rara avis* !

Jules Huré.

PETITES NOUVELLES

La Société des compositeurs de musique met au concours, réservé aux musiciens français seuls, pour l'année 1899 :

1^{re} Question : Composition pour orchestre pour l'Exposition Universelle de 1900.

Prix unique de 1,000 francs, offert par M. le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts.

2^e Question : Œuvre symphonique pour piano et orchestre.

Prix unique de 500 francs, fondation Pleyel.

3^e Question : Fantaisie concertante pour piano et violon.

Prix unique de 300 francs, offert par M. Albert Glazard.

4^e Question : Œuvre de chant avec accompagnement de piano et un instrument obligé.

Prix unique de 150 francs offert par Mel Bonis.

Les manuscrits devront être adressés, avant le 30 novembre 1899, à M. Weckerlin, archiviste, au siège de la Société, rue Rochecouart, 22, maison Pleyel-Wolff-Lyon et Co.

Pour le règlement et tous renseignements, s'adresser à M. D. Balleyguier, secrétaire général, villa Rahus, impasse de M. Laiton, 9.

— Au théâtre des Folies-Belleville, ce soir samedi, première représentation (à ce théâtre) de *Napoleon*, le drame populaire et plusieurs fois continué, en quatre actes, de Paris, de MM. Fernand Meynet et Gabriel Didier.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

A la Bodinière, à 3 heures : *Les Chansons de Thérèse*. Audition de Mme Graindier. Causerie par M. Jean-Bernard. — A 4 h. 1/2 : Deuxième représentation de : *Enquellous*, nous l'fantaisie en un acte, de MM. A. Mizuochi et P. Roussel, jouée par Mlle Blanche Lathurine, M. R. Vignat, Alcide Borick et P. Niche.

— Ce soir, au Carillon, première du *Rêve de Madame X...*, fantaisie de MM. Montignac et de Lagarde, musique de M. F. Toulmouche, interprété par Mlle Gilberte, des Variétés.

M. Marchand a composé pour les matinées du dimanche, aux Folies-Bergère, un programme auquel les familles prennent le plus grand plaisir. Demain, la Lote Fuller et les sœurs Leamy figurent au programme ainsi que Clermont avec ses chevaux, chiens, chats, porcs, coqs si merveilleusement dressés pour la joie des niais et des grands.

La direction organise pour lundi soir une soirée de gala, avec les concours d'Yvette Guilbert.

La Scala donnera, dans les premiers jours de la semaine : le *Vieux Marcheur* de La Scala, la parodie de la comédie de M. H. Lavedan.

Ce soir samedi, renouvellement complet des chansons inscrites au programme de la partie concert.

Demain, on entendra de nouveau, au Concert-Lamoureux, la célèbre chanteuse russe Mme Gorlenko-Dolina, et M. Auer, violon-solo de l'empereur de Russie, qui ont débuté dimanche dernier, un si grand et si légitime succès.

Mme Gorlenko-Dolina chantera cette fois des œuvres de Moussorgsky, de Cui, d'Arensky, de Napravnik et de Berlioz ; M. Auer jouera le 3^e Concerto de Spohr, l'introduction et le Ronéo capriccioso de Saint-Saëns.

La section instrumentale de l'Ecole Galin-Paris-Chevé donnera son grand concert annuel demain dimanche, à 4 h. 1/2, salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. Ce concert, donné au profit de ses cours gratuits de violon, sera une réunion de sommités artistiques Little, Tub, U. C. Berny, Chevê, Franck, Huyot, Portejoie, etc.

L'affiche de l'Olympia comprend en ce moment, entre autres numéros, la troupe d'Adji-Abdallah, la Tortajada, le ballet *les Sept péchés capitaux* et l'extraordinaire fantaisie Little, Tub, U. C. Berny, Chevê, Franck, Huyot, Portejoie, etc.

Le jeu de ballon sur l'eau — Water-Polo — qui nous donne, en ce moment, au Nouveau-Cirque, une si grande et si intéressante série, ce jeu, très original, plait autant aux

matinées qu'aux soirées : grands et petits s'y divertissent beaucoup.

Lundi prochain, à la salle Pleyel, concert donné au profit de l'Association des artistes musiciens, avec les concours du jeune virtuose Henry Kartun.

Demain, au Jardin d'Acclimatation, concert à trois heures, avec le programme suivant :

Marche religieuse (Ch. Gounod) ; Passépié du Roi d'Amour (L. Delibes) ; Révérence (Schumann) ; Invitation à la valse (Weber) ; Scène de la Garçonne (M. F. Moller) ; Ouverture du *Vaisseau Fantôme* (R. Wagner), demandée. — La fille du régiment (Donizetti) : ouverture, orchestre ; duo (Marie Sulpiac), Mlle Lebey, M. Chassinat ; romance, M. G. Régis ; entracte, orchestre ; air, Mlle Lebey ; duo, Mlle Lebey, M. Régis.

A. Mercklein.

PETITES NOUVELLES

— Très brillant concert en matinée, jeudi 23, au Cirque d'été. Au programme : les œuvres de Pessard, Bizetka, Jané Vieu, Paulin.

Succès d'enthousiasme pour M. Béal, dont le beau baryton a fait merveille dans deux très jolies mélodies de Mme Bisetka, demandées et l'*Etoile filante*, accompagnés par l'auteur.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR AUTEUIL

Indications : dans le prix du Champ de Mars, Saint Alban ou Asté ; dans le prix Bayard, Radès et Calabrais ; dans le prix de la Muette, Peau de Chèvre et Irun II ; dans le prix Lusignan, Bigouet et Pégase ; dans le prix Mario, Alacort ou Derby ; dans le prix des Anémones, Norwood et Mathias.

COURSES A MAISONS-LAFFITTE

Il y avait vraiment peu de monde en raison du temps qui était assez beau et de l'importance du prix Delatré qui réunissait un joli champ et s'est terminé par une arrivée superbe. Il faudrait beaucoup de prix Delatré pour réveiller l'attention du public qui s'endort, comme les voyageurs qui passent sous un tunnel trop long, qu'on prenne tous les bookmakers, qu'on les colle au mur, qu'on les fusille comme des otages, mais qu'on nous fournisse les moyens de parier entre nous, sans être arbitrairement ennuysés par la police. M. Rioteau, qui fut l'auteur de la course de 1891, auquel on demandait de donner son avis sur l'interprétation de la loi qu'il a murie, a répondu, paraît-il, cette simple phrase : « Laissons passer l'orage. » Ça veut absolument rien dire, à moins que cela ne signifie que la loi Rioteau manquaient de paratonnerre. Drôle de situation pour une loi qui remue des millions et qui règle de si gros intérêts.

Nous aurons dimanche un Longchamps très amélioré. Une piste dont le tournant de la fin était assez mauvais, beaucoup plus de places dans la tribune de Boulogne. Cette tribune, naturellement divisée, contenant des spectateurs à 20 francs et d'autres à 5 francs, en contiendra 2,700 de plus.

Un accident qui aurait pu avoir les suites les plus graves s'est heureusement terminé sans mal pour personne. Un cheval emballé, attelé à un fiacre, a fait tout à coup irruption dans le passage, après en avoir enfoncé la porte de fer. Le cheval eût fait certainement des victimes, si n'avait été arrêté à temps par la main vigoureuse d'un luteur nommé Crest, bien connu des habitués du turf, et qui, à cet égard, nous a fait un acte de courage.

Le Prix de Fromainville, 3,000 fr., 4,000 mètres, a été pour Vigne, à M. Edmond Blanc (Barlen), battant Alberg, à M. X. (Bowen), et Micoche, à M. J. Lieux (A. Roberts).

Après une ou deux tentatives infructueuses, les chevaux paraissent bien en ligne. Micoche au centre, avec Vigne à sa droite et Alberg à la corde se détachent les premiers. A la distance, Douro

se jouera dimanche 26 mars à Tourcoing, entre les deux équipes belges du Leopold Club de Bruxelles et de ces deux équipes — qui comptent les plus fortes de Belgique et ont battu successivement dans les séries et demi-finales du Challenge international du Nord, des équipes telles que celles du Club français de l'Éclair, l'Éclair de l'Éclair et du Running Club de Bruxelles — sera des plus intéressantes.

P. M.

TIR

Voici les résultats de la dernière réunion tenue par le « Fusil de chasse » :

1^{re} poule : MM. 1 Joseph Labbé, 2 le comte de Gabric.
2^{de} poule : MM. 1 Bartholoni, 2 le comte de Gabric.
3^{de} poule : MM. 1 Jout, 2 J. Labbé.
4^{de} poule : MM. 1 le comte de Schonen, 2 Jout, 3 J. Labbé.
5^{de} poule : MM. 1 Lange, 2 le comte de Gabric.
6^{de} poule : MM. 1 le comte de Gabric, 2 le baron de Schonen, 3 Joseph Labbé.
7^{de} poule : MM. 1 Lange, 2 le comte de Gabric, 3 J. Labbé.
8^{de} poule : MM. 1 Joseph Labbé, 2 le comte de Gabric, 3 Bartholoni.

La prochaine séance de tir aura lieu demain dimanche 26 mars.

Paul Manoury.

EAU D'HOUBIGANT la plus acide pour la toilette
HOUBIGANT, 12, rue de la Harpe.

ERNEST DIAMANT DU CAP imitation
Sous le nom de DIAMANT, 24, rue de la Harpe.

GRANDS MAGASINS DU

LOUVRE
PARIS

Lundi 27 Mars

EXPOSITION DE VÊTEMENTS

DENFANTS

VIN de VIAL
QUINA, VIN de VIANDE et PHOSPHATE de CHAUX
ANÉMIE, CONVALESCENCE

WYNAND FOCKINK
AMSTERDAM (Né fondé en 1879.)
GURAGA, ANISSE, CHERRY BRANDY.

Depôt unique, 2, rue Auber, Paris.
EXPÉDITIONS EN PROVINCE.

VIOLETTE IDEALE HOUBIGANT, 12, rue de la Harpe.

VIN de BUGEAUD
TONI-NUTRITIF
QUINQUINA et au CACAO

LE ROI DES TONQUES
le seul préparé avec
le quinquina jaune royal et un
vin de qualité supérieure.

TOUTES PHARMACIES
Exiger le véritable VIN de BUGEAUD. Bien se
défier des Substitutions intéressées.

Tribunal de Commerce de la Seine

FAILLITES DU 18 MARS 1899

Du sieur Ichi (Albert), constructeur de bateaux
tenant garage à Neuilly, boulevard Circulaire,
24 et 45, et demeurant boulevard Circulaire, 45.
— M. Louis Chapuis, juge-commissaire; M. Ohlé,
syndic provisoire.

Du 21 Mars 1899

De la Société des « Carrières de Guerville »,
Société anonyme au capital de 250,000 francs,
dont le siège est à Paris, 22, rue de Châteaudun.
— M. Hesse, juge-commissaire; M. Maillard,
syndic provisoire.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs.
Par dix insertions ou cinquante lignes
dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

OPERA — 8 h. — Le Prophète.
DEMAIN, Relâche.

FRANÇAIS — 8 h. — Othello.
DEMAIN, Francillon.

OPERA-COMIQUE — 8 h. 1/2. — Fidelio.
DEMAIN, Lakmé; les Noces de Jeannette.

DEON — 8 h. 1/2. — Les Troubadours.
DEMAIN, même spectacle.

CHATELET — 8 h. 0/0. — La Poudre de Perlin-
pinpin.

GYMNASIE — 8 h. 1/2. — Le Serment d'Yvonne;
Un Conseil judiciaire.

VAUDEVILLE — 8 h. 3/4. — Le Lys rouge.
La Samaritaine.

THEATRE SARAH-BERNHARDT — 8 h. 3/4.
La Samaritaine.

VARIETES — 8 h. — Monsieur X... le Vieux
Marcheur.

PALEIS-ROYAL — 8 h. 1/4. — Caillette; la Poire.
PORT-SI-MARTIN — 8 h. 0/0. — Cyrano de
Bergerac.

RENAISSANCE — 8 h. 1/2. — Le Bouffe et le
Tailleur; l'Enfant prodigue.

GAITE — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.
AMBIGU — 8 h. 1/4. — Le Coupable.

NOUVEAUTES — 8 h. 1/2. — La Dame de chez
Monsieur.

BOUFFES-PARISIENS — 8 h. 3/4. — Véronique.
THEATRE-ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS).

THEATRE-ANTOINE — 8 h. 1/2. — La Petite
fille; les Miettes; l'Anglais tel qu'on le
parle.

NOUVEAU-THATRE — 8 h. 1/2. — Le Roi
de Rome.

CLUNY — 8 h. 1/4. — Un et un font trois; A qui
le Calédon; le Monsieur de chez Maxim.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE — 8 h. 1/2. —
Le Chat Botté.

DEJAZET — 8 h. 1/2. — Le Budget; Nounou.
BOUFFES-DU-NORD — 8 h. — Le Moucheron.

BELLEVILLE — 8 h. 1/4. — Les Bandits de
Paris.

MONTMARTRE — 8 h. — Le Roi des Mendiants.
CIRQUE D'HIVER — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

JARDIN D'ACCLIMATATION — Jeudis et dimanches : Concert.
CINEMA-TOGRAPHIE, fondé par MM. Lumière, de
Lyon, 14, boulevard des Capucines (Lion indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGÈRE Téléphone 102-59
LA LOIE FULLER. — OTERO.

La Princesse au Sabbat, ballet. JANE THYLA.
Jeudis, dim. et fêtes, 2 h. 1/2. FOLIES-BERGÈRE

NOUVEAU CIRQUE Téléphone 241-81. — 8 h. 1/2.
LA CASCADE merveilleuse
et les ELEPHANTS plongeurs

NOUVEAU CIRQUE Téléphone 241-81. — 8 h. 1/2.
LA CASCADE merveilleuse
et les ELEPHANTS plongeurs

CASINO WATSON, son coq et son âne
BILLY, le Chien de Miss CHESTER

PARIS LA MONTAGNE D'ALPINE, ballet
Angèle HÉRAUD, Renée GAUTIER

OLYMPIA LA TORTAJADA
Les 7 Pêchés capitaux, gâ ballet,
Suzanne Derval; L. Willy; Lina Campana; Thales

OLYMPIA Les 7 Pêchés capitaux, gâ ballet,
Suzanne Derval; L. Willy; Lina Campana; Thales

PALAIS PATINAGE SUR FRAIE GLACE
TOUS LES JOURS
Le matin, de 9 heures à midi
L'après-midi, de 2 h. à 7 heures
Le soir, de 9 heures à minuit.

ELDORADO Par devant notaire, opéra en 1 a.
MM. Delmarre, Caudieux, Dufour,
noy; M. C. Roger, Fugot, Mistinguette, Derieux.

SCALA YVETTE GUILBERT
P. Darty, Fraccon. En soirée de la chair!
Polaire, Sulbac, Maurel, Claudius, Lejal, Baldy.

LA BODINIÈRE TOUS LES JOURS
à 3 heures et à 4 h. 1/2.
Matinées-Conférences. — Le soir, Spectacle.

PARISIENNA PAULUS, Anna Thibaud, Villé-
Dora, Duceux-Girard, Vilbert
Télép. 156-70. La Démonstration de chez Maxim, Girier

TRETEAU 58, rue Pigalle. Tél. 136-42. Pies soirs,
9 h. 1/2 : Fursy, Hyspa Moy, M. Alix
TABARIN donc! Le Gallo et Mary Auber

LA MATHURIN 36, r. Mathurins. — 9 h. 1/4.
Lotissement des TERRAINS de MAZAS
A Adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris, le 18 avril 1899,
à 1 h. 1/2, au Palais de Justice, par M. L. L. L.

LES CAPUCINES 9 h. 1/4. Grains de bon sang.
ODETTE DULAC. Le Cambricoleur.

LES VIGNOLETTES 9 h. VIGNO-
LETTES-REVUE
Cité d'Antin, 29. Tél. 243-11. Les Babilones.

CIRQUE MEDRANO r. des Martyrs. Télép.
240-65. — 8 h. 1/2. —
Attrait, nouveauté, Matin. : Dim., jeud., fêtes, à 2 h. 1/2

MOULIN-ROUGE Tous les soirs, à 8 h. 1/2.
SPECTACLE-CONCERT-BAL
Tous les Samedis, grande Fête de Nuit.

GRAND GUIGNOL rue Chaplat. Tél. 223-34. — 9 h.
La Berichonne; le Million; Amants et Princes

CIGALE Télép. 407-60. — Tous les soirs, Ohé,
Venus! pièce-féerie en 2 act. et 5 tabl.

CARILLON 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

CAITÉ-ROCHEFOUR — Tél. 406-23. — Specta-
cle-Concert. — A 9 h. : Ça colle! revue en 2 act. et
9 tabl. de M. Mougol. — M. Lise Bert; M. Marchal.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL De 2 h. à 5 h.
Attrait, nouveauté, Matin. : Dim., jeud., fêtes, à 2 h. 1/2

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

LA VIE 43, r. T-Auvergne. — Paul Delmet.
Tél. 256-43. — 9 h. 1/2. — La Pelote.

TOUR EIFFEL Ouverte de 10 heures
du matin à la nuit.
1^{er} étage : Brasserie. — BARS à tous les étages.

BYJ JUMELLES, pince-nez, lunettes, faces à 4.
Maison recommandée pour ses verres en
cristal de roche. 60, Chausée d'Antin (pr. Trinité).

AVIS MONDAINS

Déplacements

DÉPART POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER

Le comte Amélie de Chailion, au château de
Chailion.

M. Bondehan, au Parc de Gaillon,
M. Duplan, à Biarritz.

Mme Estanque de Escandon, à Madrid.
M. d'Encausse de Ganties (L.), à Pondichéry.

S. M. l'impératrice Féodorovna, à Copenhague.
Mme Lazare, à Rome.

Mme la duchesse de Luynes, à Biarritz.
Mme de Marquis, à Grenoble.

Mlle de Noyant, à Clermont-Ferrand.
Mme Thuriot, à La Rochelle-les-Grenets.

M. Tolin (Paul), à Eprenon.

RENTREES A PARIS

M. d'Abadie d'Artat. — M. Bouzon. — Mme Ber-
M. Chojerka (J.). — M. Cayo de Pombro.

Mme la comtesse Dzianiska. — M. Fould
(Paul). — S. A. Mme la princesse Gortcha-
kow. — Mme la comtesse Le Marois. — Le
baron de Montequieu. — M. Ribes (Félix). —
M. Romieu (Maurice). — M. Touchard. —
M. de Wendel (Henri).

Correspondance personnelle

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

AVIS

A l'Opéra-Comique :

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

OPÉRA EN QUATRE ACTES, D'ÉDOUARD BLAU, D'APRÈS SHAKESPEARE

Musique de PAUL PUGET

PRIÈRE D'HÉRO

André semplice
Moderato assai
cèdez
André semplice (60 = 6)
m.g. dimin.
pp dolce
cresc. dolce dim.
Mais d'une étrange et douce flamme
J'ai vu mon ciel s'illuminer
Et j'ai laissé prendre cette
à me Que je devais l'abandonner
Pourtant, dans ta clémence, Seigneur, en ton secours,
de mets mon espoir en toi, Seigneur, en ton secours,
protege-moi, jour
cresc. p subito pp dim.
cresc. p subito pp dim.

semplice
Je suis, bien loin d'être jaloux, se, Que ta tendresse nous défend.
En
semplice
doleiss
dimin.
pp
moi si tu perds une épouse, ne gards-tu pas une enfant?
A mon amour, tu peux sourire.
dimin. p doleiss.
ac. dolce cresc. poco ritard. dimin.
Sans peur de te voir oublier, Il est si pur, qu'à le redire Je crois en core te prie.
poco ritard. dimin.
a tempo cresc.
Aus si, dans ta clémence, Seigneur, en ton secours, je mets mon espoir en toi, Seigneur, en ton secours.
a tempo cresc.
p poco dolce dim. poco
moi, protege-moi, jour
p subito pp dim. doleiss. morendo

BOURSE DU VENDREDI 24 MARS 1899

[illegible]

Ayuntamiento de Madrid